



NAÎTRE, MOURIR, RENAIÎTRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSÉ, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

50<sup>e</sup> ANNÉE.

N° 5.

1<sup>er</sup> Mai 1907.

DIRECTEUR-GÉRANT :  
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :  
LÉOPOLD DAUVIL

## LE CHRISTIANISME

### SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

#### XIX

#### LE PARDON DES PÉCHÉS

Pour nous faire une juste idée des déformations plus ou moins graves qu'ont subies les principaux dogmes officiels, nous avons successivement étudié la Rédemption, la Trinité, l'Eucharistie et enfin la Prière, — acte spécial appartenant aux rites coutumiers de la vie religieuse.

Cette série demeurerait incomplète, si nous passions sous silence une certaine déclaration solennelle que font les croyants, alors que dans la manifestation de leur foi, manifestation souvent formaliste à la vérité et qu'on récite le plus souvent sans en comprendre la véritable signification, mais où l'on n'en répète pas moins l'attestation concernant ce qu'on appelle la « rémission des péchés ».

— « Je crois le pardon des péchés » déclare tout fidèle qui, avec plus ou moins de componction, récite ce que l'on désigne sous le nom de « Symbole des apôtres ».

Que signifie cette formule et ceux qui s'en servent la comprennent-ils ?

Disons tout d'abord, en nous réservant d'y revenir plus loin, que le mot de *pardon* est un terme inexact qui devrait être remplacé par celui d'effacement, ou mieux encore d'exonération.

Pourquoi ? Parce que cette expression de pardon implique, à tort, l'idée d'une offense faite à une personne plus ou moins lésée. L'offensé peut pardonner à celui qui l'a blessé, injurié, outragé d'une façon quelconque, c'est-à-dire lui faire grâce de la vengeance qu'il aurait pu tirer de lui ou, tout au moins, de la réparation qu'il aurait pu lui réclamer. Or, dans l'espèce, comme on dit en terme de jurisprudence, il n'y a ni *offenseur*, ni *offensé*... Mais, c'est après les quelques pages d'exposition qui vont suivre, que nous pourrons arriver à la conclusion qu'il importe d'en tirer.

Nous devons constater, à la vérité, que l'expression incriminée est fréquemment répétée dans les Écritures. « Tes péchés te sont pardonnés » est une phrase que l'on retrouve assez souvent dans les propos que les Évangélistes prêtent à Jésus lui-même; mais ce qu'il importe de faire observer, tout d'abord, c'est que cette expression accompagne constamment, dans la déclaration qu'il en fait, l'exercice de ses facultés curatives. C'est toujours à titre de *thérapeute* ou de *guérisseur*, que le doux Rabbi galiléen figure dans ces scènes impressionnantes auxquelles les croyants se sont hâtés d'appliquer la qualification de « miraculeuses », si bien que la formule attestant que les péchés du malade lui sont pardonnés s'associe toujours à la guérison d'une maladie physique se rattachant à un état d'âme plus ou moins douloureux dont le patient se trouve subitement délivré par l'intervention de Celui qui disait : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous délivrerai. — Heureux ceux qui sont dans l'affliction, car ils seront consolés. — Ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. — Je veux la miséricorde et non pas le sacrifice, car ce ne sont pas les justes que je suis venu appeler à la repentance, mais bien les pécheurs... » Et combien d'autres passages de cette nature qui nous racontent, ici, la guérison d'un lépreux, là-bas, celle du serviteur d'un Centenier, ailleurs encore celle de la fille de

Jaïrus ? Partout et toujours la guérison est double, celle du corps témoignant de la puissance de Celui qui pouvait aussi guérir l'âme par une seule et même intervention. N'est-ce point par la guérison matérielle d'un paralytique, que Jésus démontre qu'il avait le droit de déclarer à cet homme que ses péchés étaient pardonnés ? (Matthieu, ix, 5, 6). Même déclaration faite dans le même esprit est adressée à la femme pécheresse mais « repentante » (Luc, vii, 37-50).

Cette repentance, c'est-à-dire la modification de l'état d'âme du pécheur opérée par le pécheur lui-même, est la condition par excellence, explicative et justificative du phénomène psychique auquel se rattache l'exonération karmique. Dans le célèbre traité gnostique, connu sous le nom de *Pistis Sophia*, renfermant de nombreux enseignements donnés par Jésus à ses disciples, au cours des années qui suivirent sa résurrection, mais que ne nous ont pas transmis les Évangélistes, se trouve l'affirmation formelle que la rémission des péchés était l'objectif essentiel, en même temps que le but final de la doctrine enseignée dans les Mystères.

« Auraient-ils été pécheurs, dit Jésus, auraient-ils vécu dans toutes les iniquités, s'ils se repentent et font acte de renoncement, accordez-leur les bénéfices du royaume de lumière, car c'est pour la rémission de tous les péchés commis « depuis le commencement » que je suis venu. Voilà pourquoi je vous ai dit que je ne suis pas venu appeler les justes, mais que c'est pour l'effacement des fautes et des iniquités de tous les pécheurs que j'ai apporté au monde les révélations qu'enseignent les Mystères. »

Une importante remarque à faire est que, sous une forme ou sous une autre, l'expression de « pardon des péchés » se retrouve dans la plupart des grandes religions. Or, toutes les fois que se présente le fait d'une semblable unanimité, l'on peut en inférer hardiment qu'il a pour base un phénomène naturel, un élément constitutif, soit psychique, soit même physiologique... et ce qui le prouve dans le cas présent, c'est que cette conception du pardon des péchés réveille dans l'âme de notre race humaine un même écho spontané, parce qu'il est un produit d'atavisme.

Que de fois n'avons-nous pas constaté, soit en nous-mêmes, soit chez telle personne dont il nous était possible d'étudier l'état d'âme, que le sentiment de fautes anciennes cause une véritable souffrance, que les tares du passé empoisonnent nos joies présentes, en même temps qu'elles entourent de vagues inquiétudes les prévisions que nous suggèrent toutes les inconnues de l'avenir ? Ce lugubre héritage de nos vies précédentes, ce Karma des Indous, ce vieux compte à régler tôt ou tard, cette sorte de « casier judiciaire » ne nous poursuit-il pas comme un remords, comme le menaçant dispositif formulé par un juge invisible... juge qui n'est en réalité que

« nous-mêmes », mais combien de gens ignorent cette importante, cette essentielle particularité !

Eh bien, étant donné cet état douloureux dont souffrent tant d'âmes inquiètes, que doit-il arriver, qu'arrive-t-il nécessairement, alors que nous est donnée la certitude que toutes choses sont changées, la sensation que de nos épaules est tombée le fardeau qui les écrasait, et qu'enfin nous avons brisé, successivement et anneau par anneau, la chaîne qui paralysait nos membres ?

Il arrive ceci, c'est qu'un éclair de joie nous éblouit subitement et qu'ayant récupéré force et courage, nous nous avançons d'un pas alerte sur cette route qui, naguère obscure, nous faisait trébucher à chaque instant... alors qu'elle est maintenant lumineuse, largement ouverte et que s'étalent devant nos yeux ravis des horizons qui nous étaient inconnus.

Qui dira l'inexprimable sensation de délivrance qui nous pénètre, alors qu'autour de nous et en nous refléurit ce printemps incomparable, où chantent toutes les voix de la vie, de cette vie spirituelle dont les palpitations divines font tressaillir l'univers ?

Puis voilà que s'interroge le prisonnier surpris, émerveillé de sa libération inattendue. — Que s'est-il passé en moi ? se demanda-t-il dans sa joyeuse stupéfaction. D'où me viennent cette lumière et ces frémissements qui m'agitent ? Quel miracle s'est donc opéré ?

Nul miracle ne s'est opéré. La seule chose à élucider, ici, consiste en un problème délicat, problème psychique que nous allons étudier, pour qu'il nous soit possible de pénétrer jusqu'au cœur de la question troublante : qu'est-ce que le péché ?

Le péché, c'est la violation de la Loi.

Qu'est-elle, cette Loi ? C'est la résultante de l'organisme universel, l'expression de l'économie divine qui régit notre monde et tous les mondes de l'espace, en d'autres termes, le résumé du plan de la Création qui nous ordonne d'avancer sans cesse, pour que se réalise, par l'effort ascensionnel de tout être vivant, l'indispensable, l'inéluctable progrès évolutif.

Ce qu'il faut, tout d'abord, bien comprendre, c'est que le péché n'est essentiellement que le produit de l'ignorance. Le bien, le mal sont des mots privés de toute signification pour l'âme obscure et myope du primitif. De même que l'enfant commet, sans s'en douter, toutes sortes d'infractions aux lois qui président à l'ordre par l'enchaînement logique des effets à leurs causes, de même l'homme enfant s'égare inconsciemment dans le clair obscur de sa conscience, où s'entrecroisent dans un faux jour la lumière et l'obscurité qui s'y confondent et s'y neutralisent réciproquement. Sans ombre, la lumière demeurerait imparfaitement perçue et appréciée. C'est par leur contraste qu'elles se distinguent l'une de l'autre... S'il n'y avait

pas de mal, le bien perdrait tous ses caractères spéciaux et ce n'est qu'au sortir des ténèbres du mal, que la lueur du bien frappe l'œil de l'être inconscient qui, sans cette comparaison préalable, ignorerait à tout jamais la ligne de démarcation qui les différencie.

L'aveugle-né, trébuchant dans l'obscurité, n'a aucune idée de la lumière qui pourrait le préserver de ses chutes et c'est en raison d'une telle ignorance que le pécheur, c'est-à-dire « l'aveugle », ne se formalise en aucune sorte du mal qu'il fait dans l'incapacité de son « amoralité » congénitale. Peut-on s'étonner de ce que l'homme qui ignore la Loi, viole cette Loi inconnue, sans scrupule, ni remords?... Et c'est cependant cette violation que l'on appelle le « péché ».

— Mais, alors, direz-vous peut-être, quand donc finira ce malentendu? Si le péché n'est qu'un acte d'inconscience, qui donc, quoi donc ouvrira l'œil de cet aveugle qui ne peut faire autre chose que d'errer, sans fin ni trêve, dans cet obscur sentier dont il ne peut discerner la dangereuse direction?

Un mot unique est la réponse que l'on puisse faire à ces questions multiples et ce mot est « la souffrance ». La souffrance, quelles qu'en soient la nature et l'intensité — ennuis, chagrins ou douleurs, soit physiques, soit morales — est toujours l'inévitable résultat de la violation de la Loi. Le péché et la souffrance ne sont pas deux faits indépendants, mais les deux faces d'un même acte, par la raison que la souffrance dont le rôle est généralement incompris, n'est rien moins qu'une conséquence karmique. Aussi n'y a-t-il rien d'arbitraire dans son apparition. Elle est toujours le fruit d'une semence jetée dans le champ de la vie, l'aboutissement final d'une cause préalablement mise en jeu et dont l'homme, c'est-à-dire le pécheur, est le seul agent responsable. Pourquoi du reste s'en plaindrait-il? La douleur ne se borne pas à acquitter les dettes du passé, elle prévient en surcroît les dettes de l'avenir par la leçon qu'elle nous apporte. Elle est l'éducatrice indispensable et bienfaisante par les soins de laquelle l'être est progressivement amené du rôle passif de chose inerte, au rôle actif et glorieux de collaborateur des Intelligences créatrices. Ajoutons qu'elle est à la fois la manifestation et l'extinction d'une force déterminée.

Cette force se dirige en quelque sorte du centre vers la périphérie et les effets en sont déjà épuisés dans l'organisation psychique de l'homme, quand elle se manifeste dans son corps matériel. Telle maladie physique est l'expression ultime de fautes commises, soit récemment, soit dans les temps antérieurs, car cette sanction peut être différée, c'est-à-dire remise à une ultérieure incarnation et son apparition dans le monde matériel prouve qu'elle a déjà fait son temps. Or, si à ce moment précis — ceci nous ramène à notre point de départ — si, à cette heure-là, le pécheur ayant

épuisé le Karma de sa faute, rencontre un Sage qui soit capable de pénétrer les mystères du monde invisible, ainsi qu'il arriva dans l'histoire du paralytique plus haut mentionnée, ce Voyant pourra lui déclarer qu'il est libéré et lui dire, comme le fit Jésus, « lève-toi, charge-toi de ton lit et t'en va dans ta maison. »

Dans le cas où aucun Initié ne fût intervenu, la maladie eût été atténuée, puis guérie, sous l'action réparatrice de la nature ou, en d'autres termes plus exacts, sous l'influence d'une force mise en jeu par les Intelligences qui dans le monde sont les agents de la loi karmique. Mais lorsqu'un Être de plus haute puissance se charge de ce rôle, cette force réparatrice se manifeste plus rapidement encore, par ce fait que les vibrations psychiques du malade sont plus tôt remises à l'unisson de l'harmonie organique constitutive de sa santé. — L'on peut donc affirmer que tout pardon des péchés, accordé en de semblables conditions, a tous les caractères d'une déclaration pure et simple. Le Karma étant épuisé, celui qui le connaît ce Karma mystérieux en atteste l'échéance, en même temps que l'heureuse liquidation.

Que s'est-il donc produit, en somme? Résumons-le en deux mots. Il est arrivé ceci, que, sans l'intervention d'aucun miracle, la sensation inexprimable qu'a éprouvée le prisonnier, quand lui a été révélée la possibilité de son élargissement, lui a ouvert du coup les portes de son cachot.

« Liberté », tout d'abord et par surcroît, « réhabilitation »! Qui saura jamais dire, à moins qu'il ne l'ait éprouvé lui-même, ce que comportent d'ineffable bonheur ces deux mots magiques? N'est-ce pas le ciel qui s'ouvre, en même temps qu'en descend un rayon de lumière divine qui fait naître dans l'âme comme l'aube d'une résurrection spontanée? — Comment spontanée?

Sans doute, puisque ce qui accompagne constamment ces déclarations de pardon, c'est le fait capital que le malade a fait acte de foi, ce qui, en d'autres termes, signifie que le véritable agent de l'épuisement du Karma n'est autre que le *pécheur lui-même*. Qu'est-ce en effet que cette loi libératrice, sinon le jaillissement du fond de l'âme humaine de sa propre essence divine qui, subitement se manifeste dans son immanente et personnelle activité?

Dans le passage où nous est racontée l'histoire de la femme qui jusqu'alors « avait mené une vie déréglée » se trouvent réunies les deux déclarations connexes : « Tes péchés te sont pardonnés, ta foi t'a sauvée; va-t'en en paix. » (Luc, VII, 37-50.) — « Si le plus pécheur des hommes, disait Krishna, trois mille ans avant notre ère, si le plus pécheur des hommes m'adore de tout son cœur, lui aussi devra être considéré comme juste. »

Quels horizons lumineux ouvrent devant les pécheurs de semblables

affirmations. C'est ici qu'éclate l'hosanna de la délivrance. Plus d'enfer éternel, plus de prédestination, plus de grâces spéciales, plus de privilèges immérités, puisque tout pécheur possède le moyen de se sauver lui-même. en se repentant de ses fautes, alors que sous l'aiguillon de la douleur, il a reconnu ses erreurs et compris son absolue responsabilité. Plus de créancier, plus de Jéhovah courroucé réclamant la *punition* du délinquant.

Et par qui donc serait-elle réclamée cette punition? C'est par suite de la plus grossière ignorance, que l'on s'est imaginé que Dieu puisse être *offensé* par nos défaillances. Qui donc s'est jamais figuré que tel roi, que tel empereur, chefs autocrates de millions de sujets, se considèrent comme atteints par l'inconduite isolée de l'un quelconque de ses sujets? Et l'on voudrait nous faire croire que l'Être absolu, le Parabrahm suprême — que le pieux Védantin n'ose adorer qu'en silence — se trouve « lésé » parce que l'un de ces infiniment petits qui, inconsciemment, s'agitent dans les vagues remous de la fourmilière humaine, a pris le sentier de gauche au lieu du sentier de droite? L'immanente Justice du Dieu des dieux a-t-elle à s'occuper des erreurs enfantines d'un être élémentaire? Une goutte d'eau limoneuse diminue-t-elle la transparence de l'Océan gigantesque qui, d'un horizon à l'autre, roule ses vagues cristallines? L'atome invisible qui flotte dans l'espace trouble-t-il l'azur de la voûte céleste?

L'homme a semé, l'homme récolte; qui donc, autre que lui, pourrait se plaindre de la mauvaise qualité de la graine qu'il a jetée dans le sillon? Les soldes expiatoires ne peuvent être payés que par celui qui a contracté la dette, par la raison bien simple que toute expiation est essentiellement personnelle. Si l'homme est tombé, sans que nul ne l'ait fait choir, c'est à lui seul qu'il appartient de se relever... froissé, endolori par sa chute, peut-être, mais mis en mesure, en vertu de sa liberté, de reprendre sa marche et de choisir une direction meilleure que celle qu'il avait prise par faiblesse ou par ignorance.

Ce n'est pas du dehors que lui vient cette faculté de récupérer ses forces, c'est en lui-même qu'il la trouve, en vertu d'une sorte de « transformation » qui s'opère en lui, à l'insu même de sa conscience inférieure et qui venant — il ne sait d'où — se manifeste par une sorte d'éclair dont la subite lueur le stupéfie. Comment s'étonner si, dans son ignorance du mystère de sa propre nature et de l'existence du « Dieu intérieur » dont il est l'hôte inconscient, il s' imagine recevoir de l'extérieur ce qui en réalité surgit de sa propre divinité, à laquelle il en substitue telle autre qu'il croit étrangère?

Parmi les transformations qui s'opèrent dans la nature humaine, il en est — et c'est tout bénéfique pour elle — qui affectent la volonté. L'*Ego*, c'est-à-dire l'esprit supérieur de l'homme, jette un regard en arrière sur son

passé dont il apprécie les regrettables défaillances. Comprenant combien de souffrances lui ont occasionnées ses fautes diverses, il se décide à changer les modes de son activité, décision souvent pénible, à la vérité et qui nécessite de douloureux efforts. C'est à de séduisantes tentations qu'il faut résister, ce sont de douces habitudes auxquelles il faut renoncer... bref de terribles combats qu'il faut livrer à la matière qui se révolte et refuse d'abdiquer; mais la souffrance est là qui veille et menace de sévir, aussi est-ce à elle qu'il faut obéir en fin de compte, et c'est en raison même de cette obéissance de la conscience qui s'incline devant les exigences de la Loi violée, que naît en elle ce qu'on appelle le « sentiment du péché ». La conviction qu'il a fait fausse route devient chez l'*Ego* de plus en plus profonde, sa souffrance s'accroît, le remords y ajoute ses lancinantes représailles, si bien que vaincu, désespéré, il finit par pousser un cri suppliant... auquel répond, des profondeurs intimes de son être, le Dieu qui vit en lui, la Vie même de sa Vie.

Or, qu'est-ce que changer ainsi d'objectif, que déplacer de la sorte l'axe de son existence; sinon quitter les clairs obscurs, plus encore sortir pour toujours des ténèbres mortelles, afin de se mettre bien en face de la pure et vivifiante lumière? Certes, cette lumière n'avait jamais cessé de resplendir autour du pécheur aveuglé; mais il s'en était détourné volontairement, obstinément, et ce n'est que lorsqu'il en reçoit les effluves réparateurs et qu'il comprend, surtout, que les barrières qu'avait interposées sa nature inférieure entre le Dieu du dedans et le Dieu du dehors sont à tout jamais renversées, que son cœur ému s'ouvre, sans réserve, à la joie intense que lui procure l'aube d'une vie renaissante... Et, nous pouvons le déclarer maintenant, c'est à ce sentiment de paix ineffable et de liberté reconquise, qu'il faut donner le nom de PARDON DES PÉCHÉS.

Tel enfant rebelle repousse la main caressante de sa mère qui veut l'apaiser, le consoler. Boudeur obstiné, il tourne son visage vers la muraille; puis se figurant qu'il est seul, abandonné, il se met à pleurer, se désole, se lamente... jusqu'à ce que se retournant en poussant un cri de détresse et d'appel, il se trouve entouré par ces bras protecteurs qu'il croyait bien loin de lui, mais qui n'en étaient pas moins restés à ses côtés, tout prêts à lui prodiguer et ces caresses, et ces consolations qu'il avait follement repoussées.

Tel est l'homme ignorant qui, dans sa présomptueuse intransigeance, se détourne lui aussi de la Mère divine, mais qui en regardant dans son passé, reconnaît que ce sûr abri ne lui a jamais fait défaut, même en ses nombreux écarts... et c'est, en confirmation de ce fait, que nous pouvons reproduire, ici, en le complétant, le passage de la Bhagavad Gita déjà cité en partie et qui nous donne l'explication de cette transformation amenant ce qu'on

appelle le *pardon*, mais qui, nous le savons, n'est rien d'autre que la sensation de bonheur que donne au pécheur sa libération d'une partie de son Karma : « L'homme, même le plus coupable, vient-il à m'adorer et à mettre en moi toute sa confiance, celui-là doit être regardé comme un juste, car la résolution qu'il a prise est bonne, alors que se soumettant à la loi, il marche vers la paix éternelle. »

Oui, certes, bonne a été sa résolution. Oui, c'est vers la paix qu'il marche, parce que le péché consiste essentiellement à opposer la volonté de la partie à la volonté du Tout, ou, en d'autres termes, les principes humains aux principes de la Divinité. Quand se sont opérées dans l'être humain d'aussi capitales transformations, quand l'*Ego* métamorphosé associe sa volonté qui, jusqu'alors, était isolée, pour ne pas dire récalcitrante ou adverse, à la Volonté suprême dont l'objectif essentiel, nous le savons dès longtemps, est l'évolution de toute vie, lorsqu'enfin la conscience humaine se meut dans les régions où « vouloir » et « agir » ne font qu'un, et où les effets se montrent inséparables des causes... alors l'homme « est regardé comme juste » en ce sens qu'il est devenu soumis *en action*, après l'être devenu *en volonté*. Et dès cette heure bénie, tout est changé dans l'orbite où évolue la personnalité humaine. Ce n'est plus d'après ses actions, « feuilles mortes du passé » qu'elle est jugée par ses Guides spirituels, mais d'après ses volontés, « semences en germination » d'où sortira l'avenir. N'est-ce point pour cela que le Christ exhortait ses disciples et ses auditeurs « à ne point juger » par la raison qu'il leur manquait les éléments nécessaires à d'équitables appréciations.

En dépit des progrès réalisés, nous ne pouvons nous dissimuler que des défaillances sont possibles, alors même que le pécheur s'est résolument engagé dans une nouvelle et bonne direction. La *Pistis Sophia* précédemment citée y fait allusion, dans un passage où les disciples de Jésus lui demandent si un pécheur peut, en se repentant, voir se rouvrir devant lui la porte des Mystères. La réponse de Jésus est affirmative : « En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque, après avoir eu les bénéfices de sa première initiation, retombera et commettra jusqu'à douze transgressions, mais se repentira douze fois, se réclamant des privilèges qui lui ont été conférés, sera exaucé ; mais s'il retombe de nouveau, après toutes ces transgressions de la loi, il ne pourra plus avoir recours qu'à l'Ineffable qui *toujours a compassion*, aux siècles des siècles. »

— Douce et consolante affirmation, direz-vous, à coup sûr ; mais comment se fait-il donc, pourrez-vous objecter, que dans la plupart des religions se soit reproduite la formule erronée du « pardon des péchés », et que tant de pécheurs aient confondu, avec ce prétendu *pardon*, la joie que leur pro-

cure leur normale libération karmique dont ils sont personnellement les agents effectifs ?

Fort simple est la réponse, mais encore faut-il l'appuyer par des considérations toutes spéciales que nous fournit l'histoire de l'humanité tout entière. Parcourez-la, cette histoire et vous constaterez, bien vite, combien servile est l'âme de notre race. Ne furent-ils pas partout de simples troupeaux d'esclaves, tous ces groupes d'êtres que l'on retrouve à toutes les époques et qu'on voit toujours bêlants, sous la prétendue « houlette » de leurs bergers plus ou moins autocrates, expliciteurs et féroces ?

Voyez les peuples fétichistes sous leurs rois sanguinaires, les Asiatiques sous leurs satrapes, la Grèce sous ses tyrans, Rome sous ses empereurs, le moyen âge sous ses papes, la France féodale sous ses seigneurs, la France monarchique sous ses rois de droit divin... et de nos jours, encore, ne voyons-nous pas la Russie ensanglantée se débattre sous l'étreinte du tsarisme ? — Partout, enfin, cette *servitude volontaire* que La Boétie stigmatisait, il y a plus de trois cents ans déjà dans son discours célèbre.

Et dans le monde religieux, n'est-ce point pire encore ? La servilité politique et sociale s'aggrave, ici, de servilité intellectuelle et morale. Ce n'est plus seulement le corps physique de l'esclave qui souffre des exigences de l'exploiteur, c'est maintenant la conscience du croyant qui s'atténue, se fausse ou abdique devant les menaces du prêtre qui s'arroge la maîtrise des âmes. Hypnotisés par leurs dogmatiques barbares, les fidèles ne voient plus que peines éternelles pour l'expiation de leurs péchés dont un dieu vindicatif réclame le paiement intégral, au prix du plus révoltant des sacrifices. A la « peccadille » d'Adam, ils ne voient d'autre compensation possible que l'agonie du Juste expirant sur la croix de Golgotha. Aussi, dans les innombrables temples de tous les cultes, l'on ne voit sur les autels que victimes expiatoires et flots de sang répandus. Redoutant toujours la colère des dieux qu'il s'est créés, l'homme se figure que toute manifestation de sa liberté est une offense envers la divinité. Il ne s'agit plus, dès lors, ni de justice, ni de réhabilitation par la repentance, mais simplement de grâce arbitraire, de pardon aléatoire, réglé, dès l'origine, par les décrets d'une prédestination préliminaire... mieux encore d'intervention rédemptrice en faveur d'un coupable qui, sans nulle amélioration personnelle, bénéficie du sacrifice d'un innocent !

Il ne faut donc pas nous étonner de retrouver, en tant de pages des Écritures juives, l'expression répétée de « pardon des péchés ». Que nous importe en somme cette formule erronée que se transmettent les peuples par voie d'atavisme inconscient ? Ne nous suffit-il pas d'en connaître la réelle signification et de savoir, surtout, qu'affranchis des prescriptions de l'ancienne alliance, nous vivons dans un océan de lumière où se combinent,

en proportions parfaites, la justice et l'amour d'un Dieu père des hommes qui veut que *tous* ses enfants remontent vers le foyer originaire. N'oublions pas que la Vie divine nous presse de toutes parts, cherchant à nous pénétrer jusqu'en nos fibres les plus profondes, mais que c'est par notre mauvais vouloir et notre incoercible matérialité que nous l'empêchons d'arriver jusqu'à nous. « Voici je me tiens à la porte et je frappe, nous dit l'Hôte divin, si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui. » (Apocalypse, III, 20.)

« Dieu n'influence l'homme que lorsque sa volonté s'y prête, dit Giordano Bruno, et pourtant Dieu est partout, se tenant prêt à secourir tous ceux qui font appel à lui et se donnent à lui spontanément, avec amour et sans réserve. Ouvrons donc la porte et le soleil entrera. »

C'est donc à l'heure où notre volonté s'harmonise avec la volonté suprême, que s'effectue, dans la joie de notre âme, ce prétendu « pardon des péchés ». Combien de remords, d'appréhensions et de larmes eussent été épargnés à l'humanité, si cette vérité profonde n'eût pas été défigurée par le dogme désespérant que l'on connaît, si la plus inexacte des appellations n'eût été appliquée à l'acte le plus noble que l'homme puisse accomplir au cours de son incarnation terrestre, c'est-à-dire la fracture des chaînes de son Karma ou, en d'autres termes, la liquidation d'une dette contractée, non certes vis-à-vis du Père céleste qui ne lui réclame rien et ne veut que son bonheur, mais vis-à-vis de lui-même qui, par le fait, est son propre créancier.

Quoi de plus grand que la révolte du pécheur contre la matière qui veut le maîtriser, quoi de plus noble que les efforts qu'il fait pour effacer les stigmates de son esclavage ? Quel rôle peut jouer le prétendu pardon des péchés envisagé au point de vue dogmatique dans cette lutte douloureuse mais combien glorieuse, où l'homme n'ayant et ne devant avoir pour objectif que son émancipation spirituelle, s'élève aux plus hauts sommets de la Vie... où s'associent l'humain et le divin confondus dans l'ineffable apothéose de la finale et transcendante unité du fils et de son Père céleste.

Oui, qu'il s'en aille en paix, cet homme, ses péchés sont bien réellement effacés, car lui-même, il a payé sa dette.

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

---

# PAGES RETROUVÉES

(Suite)

## L'ABBÉ BORNAVE

### CHAPITRE XL

Un matin, quelques semaines après les événements relatifs au départ du lieutenant Vallas pour l'île Maurice où l'avait suivi sans hésiter la compagne digne de lui, Charles Lionnet, revenu de Saint-Paul où l'avait remplacé son camarade de Beauchesne, était assis, seul, sous sa tonnelle où il fredonnait, d'un air triste, ce couplet de la ravissante chanson de *Mimi Pinson* que le poète Henri Mürger a placée dans la bouche de l'un des personnages de la *Vie de Bohême* :

Hier, en voyant une hirondelle  
Qui nous ramenait le printemps,  
Je me suis rappelé la belle  
Qui m'aima quand elle eut le temps.

Qui n'a entendu, avec un plaisir infini, ces regrets exprimés si tendrement par un cœur tout à la fois philosophe et sensible qu'une flèche du fils de Vénus a pourtant fait saigner?

Et Lionnet pensif, souriant entre deux soupirs, se leva pour rentrer chez lui.

« Allons ! dit-il, se parlant à lui-même, n'y pensons plus ! Oiseau charmant, chanteur et persifleur qui t'es envolé, ne t'avais-je pas dit, le jour où libre tu étais venu voir cette petite cage : Entrez-y, Mamzelle Fine, restez-y le temps qu'il vous plaira d'y séjourner, et s'il vient quelque beau matin où l'ennui vous saisisse, quelque soir où le ciel vous convie à suivre vers un autre climat l'un de ses beaux nuages dorés... Envolez-vous alors. »

Et Fine s'était envolée et le pauvre garçon regardait, dans la cage vide, tous les objets qui évoquaient mille souvenirs charmants de la compagne agréable qui, pendant près de deux ans, avait payé d'une amitié tendre, fidèle et désintéressée, l'hospitalité franche et pauvre que pouvait offrir un lieutenant d'infanterie de marine.

L'hirondelle n'avait pas repris sa liberté sans quelques avertissements. Un jour la voyante avait dit à Lionnet : « Ami, j'ai vu cette nuit un beau pays plus riche, plus ombreux, plus fleuri que mon île chérie, je demandai où

« je me trouvais et un Indien m'apprit que j'étais à Ceylan, je m'assis sur une pierre d'où je pouvais admirer une belle ville et un port rempli de navires de toutes les nations se déroulant à mes yeux. Le trois-mâts qui m'avait amenée et que je distinguais au milieu de tous les bateaux de commerce, sortit lentement de la rade, déploya ses voiles et gagna la haute mer ; alors ma tête tombant dans mes mains, je me pris à pleurer... puis me levant et cherchant du regard le bâtiment parti sans m'emporter, je poussai un cri. » — « Oui, et tu m'éveillais, lui répondit Lionnet en riant. »

Plusieurs fois Fine était revenue sur ce rêve, sur cette vision de l'Inde qui l'appelait, et un soir, en rentrant d'un exercice de tir, l'officier avait trouvé sur sa table ce petit billet : « Adieu Lionnet, mon rêve s'accomplit. Allez vite sur la terrasse et voyez ce trois-mâts qui court vers l'endroit de l'horizon où le soleil se lève, il emporte celle qui ne vous oubliera jamais et à laquelle vous donnerez quelquefois un souvenir quand vous vous rappellerez de l'île Bourbon. Nous nous reverrons plus tard. Filine. »

Et, près de ce billet, le lieutenant trouva enveloppé dans un papier de soie un petit porte-cigares en paille de manille, qui avait dû coûter quelques sous mais que mon ami Lionnet crut devoir payer de quelques larmes.

En ce moment Giliani apparaissait sur les marches du jardin. Il remarqua le visage triste de son camarade. « Tu as du chagrin, Lionnet ? » — « Oui mon cher, lui répondit franchement son voisin, il ne durera que peu de jours sans doute, mais je ne saurais feindre une insensibilité dont mon cœur est incapable, et les larmes qui, malgré moi, sont tombées de mes yeux, c'est à Mamzelle Fine que je les ai données, ou plutôt parce que je viens de voir se fermer un gracieux chapitre du livre de ma jeunesse, chapitre riant et léger dont je garderai un souvenir ineffaçable. »

Quelques jours auparavant, Giliani avait, en rentrant chez lui, trouvé une jolie petite maque de Madagascar morte dans un coin du jardin, où la pauvre bête s'était empoisonnée en mangeant un fruit vénéneux et son maître l'avait pleurée sincèrement. Aussi dit-il à Lionnet : « Mon bon Lionnet, comment ne pleurerai-tu pas le départ de la charmante amie que nous aimions tous quand j'ai sangloté à la mort de ma petite Lily ! »

Au mess où la nouvelle du voyage de Mamzell Fine avait été vite connue, tous les camarades de Lionnet partagèrent son chagrin passager et le capitaine Pajol, pour ramener la gaité, fit venir deux bouteilles de champagne et proposa de boire au bon voyage de Filine et à la prompte promotion de Lionnet au grade de capitaine.

Et lorsque le repas terminé, les lieutenants accompagnèrent Lionnet à sa case, il leur offrit un punch et décrochant sa guitare il leur dit : « Enterrons

ensemble ce joyeux souvenir. » Puis il chanta gaiement sans trahir son émotion toute la romance de Mimi Pinson,

Hier en voyant une hirondelle...

Un mois après, l'ordre de sa rentrée en France arrivait ainsi que celui de six autres officiers avec lesquels il devait faire la traversée.

La veille de son embarquement, il alla demander l'abbé Bornave à l'évêché, ne voulant pas quitter la Réunion sans dire adieu au sympathique ami de Vallas. Il trouva le jeune prêtre pâle et triste.

« Avez-vous des nouvelles de votre cousin, lui demanda le lieutenant, — il a écrit à Giliani et à moi deux mots seulement, quelques jours après son arrivée à Maurice, mais depuis nous n'avons plus eu de ses nouvelles. »

« La lettre que j'ai reçue de Maurice hier n'est pas gaie, répondit l'abbé Bornave ; le Gouverneur de l'île Maurice n'a pas fait à mon cousin l'accueil qu'il croyait pouvoir en attendre ; ce fonctionnaire anglais a montré quelque défiance à l'égard d'un officier venant de l'île de la Réunion sans recommandations. Il lui promit son appui dès qu'il aurait reçu une réponse à la lettre qu'il allait adresser au Gouverneur de l'île française, mais il le laissa se retirer sans lui offrir sa protection. »

Le peu de ressources qu'avait pu réunir le couple fugitif ne pouvait le mener bien loin dans un pays anglais où les familles restées françaises de cœur et de langage sont nombreuses, mais à qui, selon les usages britanniques qu'elles ont adoptés peu à peu forcément, il est nécessaire d'être présenté pour s'en voir accueilli favorablement.

L'abbé Bornave ajouta qu'il s'était présenté chez le père de M<sup>me</sup> Vallas qui ne l'avait pas reçu. Lui ayant adressé une lettre assez pressante, il n'avait obtenu qu'une réponse malveillante : « Dans un pays riche comme l'île sœur, lui écrivait M. l'Ingénieur colonial, on ne meurt pas de faim, et un homme jeune et intelligent comme celui qui m'a enlevé ma fille trouvera les moyens de la nourrir. »

Vallas avait dû accepter un emploi de surveillant dans une usine à sucre, et déjà il avait payé son tribut à la fièvre qui sévit dans l'île sœur encore plus qu'à la Réunion où la population indienne a importé toutes les impuretés de sa race et quantité de maladies qui étaient inconnues jadis de nos pères avant que l'abolition de l'esclavage nous forçât de recourir à la main d'œuvre des malabars.

Lionnet n'ignorait pas la pure affection qui unissait Gaston Bornave à l'orpheline amie d'Éveline, et en se séparant du secrétaire de Monseigneur il ne crut point être indiscret en le priant d'être l'interprète de toute sa respectueuse sympathie pour celle qui avait donné de si grandes preuves d'amitié à M<sup>lle</sup> S... et à Vallas lors de leur fuite.

A ces paroles le front du jeune prêtre se rembrunit et un nuage de tristesse sembla le couvrir.

Il se leva, ouvrit ses bras à l'ami de Vallas et l'embrassa avec émotion en lui disant : « Bon voyage, cher lieutenant. Où et quand nous reverrons-nous ? »

— « Seules les montagnes ne se rencontrent point, mon cher abbé. Puisse le jour qui nous remettra en présence l'un de l'autre être un jour de bonheur. »

Le lendemain le lieutenant Lionnet et ses camarades étaient en pleine mer.

A Suez l'ami de Vallas s'entendit appeler sur le pont de la Dordogne par le commandant qui, en lui serrant la main et en lui adressant d'amicales félicitations, lui remit le numéro du *Journal officiel* qui contenait sa promotion au grade de capitaine adjudant-major... Jour heureux pour un lieutenant.

## XLI

— « Mon cher enfant, dit après le déjeuner, un matin que Mgr Delannoy était en tête-à-tête avec l'abbé Bornave qu'il aimait beaucoup et dont il avait apprécié le beau caractère, je ne sais si la nouvelle que j'ai à vous communiquer satisfera vos anciens désirs.

« Vous n'avez point oublié que vous aviez sollicité, il y a deux ans, de Mgr de Bayonne, la faveur d'aller, comme missionnaire, porter la parole évangélique en Océanie. Vous fûtes même embarqué et, sans le naufrage qui vous a amené dans cette île et m'a procuré la joie de vous connaître et de vous aimer, vous seriez aux îles Sandwich ou en Nouvelle-Calédonie.

« En vous parlant de votre départ, qui restera subordonné au mien puisque j'ai le plaisir de vous annoncer ma rentrée en France dans plusieurs mois, le gouvernement me demandant si je veux bien accepter l'évêché d'Aire, je tiens à ajouter que je vous garde jusqu'au jour de mon embarquement et même jusqu'à Suez où nous nous séparerons. Là, mon cher Gaston, vous redeviendrez un missionnaire et vous partirez, avec onze autres prêtres, pour une destination que vous fera connaître, à ce moment, le chef de cette mission africaine. »

En entendant les premières paroles de Sa Grandeur, l'abbé Bornave avait pâli, mais la certitude de demeurer quelques mois encore à la Réunion lui rendit un peu de calme. Il remercia l'aimable évêque de la bienveillance qu'il lui avait toujours accordée en lui exprimant combien il était satisfait que leur séparation ne fût pas immédiate et il se retira chez lui après avoir assuré Mgr Delannoy que, jusqu'au dernier jour, il pouvait compter sur son inaltérable dévouement.

Après avoir fermé sa porte, le pauvre prêtre prenant sa tête dans ses

maines se mit à fondre en larmes. « Oh ! dit-il, pourquoi le destin m'a-t-il amené en cette île ? Que n'ai-je péri dans ce naufrage en sombrant avec le *Paul et Virginie* ? Si j'avais continué ma route vers l'Océanie je n'aurais pas rencontré l'ange que j'adore et dont il va falloir me séparer ! Quel déchirement pour nos deux cœurs ! Seigneur, inspirez-moi le courage... Que dois-je faire ? Fuir aussi avec Violette ? Mais consentira-t-elle à me suivre, elle qui ne possède que l'honneur ? Et moi ne serais-je pas le dernier des misérables si je lui proposais de partir avec un prêtre ! O vœu cruel, terrible robe de Nessus ! puis-je te fouler aux pieds ? Puis-je t'arracher sans déchirer ma chair. O mon vieil ami, mon vénéré père Marchal, que n'êtes-vous près de votre enfant sans courage et sans forces, pour le consoler, le conseiller, lui montrer la route à suivre ? » et la nuit était venue sans que l'abbé Bornave eût pu reprendre son calme et son énergie.

Son amitié toujours pure avait, de jour en jour, vu resserrer les liens délicieux qui unissaient son âme à celle de Violette, et ses visites, espacées autrefois, étaient devenues quotidiennes, et si doux étaient les entretiens des deux amis qu'un soir passé sans se voir, lorsque Gaston devait assister aux réceptions de Monseigneur, était une épreuve cruelle pour les deux amis.

Après avoir pleuré sans oser envisager l'avenir, Gaston se rendit au Butor et trouva Violette l'attendant comme toujours sur le banc de son jardin. La nuit était sombre et la bonne Zette voulut, comme d'habitude, apporter le bougeoir garni de sa verrine. « Inutile, dit le jeune prêtre, nous allons rentrer au salon, mademoiselle voudra bien me faire un peu de musique. »

— « Ami, demanda Violette, après avoir tendu son front à Gaston, il me semble que votre voix tremble... Avez-vous quelque peine ? »

— « Non, chère Violette, j'ai travaillé tard et suis un peu fatigué. »

Quelques instants après ils entrèrent dans le petit salon où, sur la prière de l'abbé, Violette commença une douce romance qu'il aimait et qu'elle accompagnait sur la guitare. Le dernier couplet, qui lui causait toujours quelque émotion, fit malgré lui couler une larme :

Seul et rêveur, lorsque le soir  
Une étoile se fera voir,  
Notre belle étoile chérie,  
En songeant aux jours plus heureux  
Où nous la regardions tous deux  
Ah ! mon ami, je vous en prie  
Si votre cœur a quelque émoi  
Sous le ciel de votre patrie  
Souvenez-vous encor de moi !

Violette elle-même ne disait jamais ce couplet de la vieille chanson créole sans qu'un accent de tristesse ne fît un peu trembler sa jolie voix. Elle se

retourna vers Gaston qui furtivement avait essuyé ses yeux et lui montra un visage souriant.

Au jardin, Zézette leur servit un rafraîchissement. Elle était triste aussi la pauvre cafrine, sa Fifine, son joli miroir, n'avait pas encore écrit depuis trois mois qu'elle était partie pour Ceylan, avec un capitaine au long cours qui lui avait offert le voyage qu'elle avait tant désiré accomplir.

« Elle reviendra, ajouta Zézette, elle l'a vu, mais pas avec le même navire qui, a-t-elle dit, partira sans elle et fera naufrage. Pourvu qu'elle revienne bien portante, c'est l'essentiel... Riche serait bon, mais pauvre elle sera de même bien accueillie, ajouta la cafrine avec philosophie: « Quand n'en a de riz pour l'enfant, n'en a touzou assez pour sa mère. »

Ce soir-là Gaston se retira un peu consolé!... En trois mois, pensait-il, qui sait si le ciel ne fera pas un miracle en notre faveur!

Mais les jours passèrent et chaque soir réunissait les deux amis et mettait sur leurs lèvres les dernières gouttes d'un miel d'autant plus suave et doux qu'il touchait au fond du vase.

Une fois, comme le jeune prêtre assailli par un orage entraît chez son amie, il la trouva à sa porte sous la pluie dont elle était trempée.

« Oh! Gaston, lui dit-elle, pourquoi ne pas m'avoir dit la vérité! » Et elle montra à l'abbé Bornave le journal du matin annonçant le prochain départ de Mgr Delannoy, désigné pour l'évêché d'Aire, et celui de son secrétaire, l'abbé Bornave qui partait comme missionnaire pour l'Afrique.

(A suivre.)

L. DAUVIL

---

## Le Surnaturel Expérimental

(Suite) (1)

---

Derrière le moi spatial, qui a servi de proie au déterminisme, nous avons distingué, avec M. Bergson, un moi profond et vivant que nous atteignons par une réflexion contemplative.

Dans ces abîmes de notre être jusqu'ici incomplètement sondés, c'est une vie débordante que nous rencontrons et qui diffère totalement de la vie qui s'agite à la surface de notre âme : là, nos états internes sont réfractaires à toute mesure, ils se pénètrent les uns les autres et leur succession ou plutôt leur prolongation dans la durée n'a rien de commun avec une juxta-

(1) Voir Revue de mars et avril.

position dans l'espace. Quelles sont les activités sourdes de ce moi ? Là s'arrête l'explication philosophique actuelle ; mais ce que nous savons déjà, c'est que la psychologie la mieux informée tend à donner à l'âme et à l'univers plus d'expansion.

Jusqu'ici, nous avons eu uniquement recours à la méthode interne : sans doute, elle doit avoir la priorité et sa fécondité n'est pas discutable. Cependant, sa confirmation par la science positive, seule, la rendra capable de donner l'apaisement à des esprits lassés de métaphysique et qui réclament l'expérience comme base unique de leurs croyances.

Si la psychologie en spiritualisant l'univers l'incline vers l'esprit, la science favorise-t-elle ce rapprochement ? Pour beaucoup, tant que cette ratification n'aura pas été faite, nous n'aurons qu'une ébauche de vérité.

Les spirites prétendent que, lorsqu'un désincarné, empruntant la force psychique d'un médium, revêt une forme sensible, il se produit d'abord des lueurs indécises semblant sourdre des profondeurs de la terre, des lambeaux flottants et informes qui, en se rapprochant et en s'unissant, finissent par former un corps d'abord vague et flou mais dont les contours finissent par se préciser. Alors, après bien des tentatives et des essais, apparaît une forme aux lignes bien définies et consistantes qui représente fidèlement les traits d'un disparu.

C'est un travail de pensée analogue à celui de cette force psychique, qui est nécessaire pour enfanter une théorie certaine et satisfaisante pour la double logique de l'esprit et du sentiment.

Une question préjudicielle se pose ici : la science, dans sa formule la plus récente, favorise-t-elle le mouvement psychologique dont la tendance à spiritualiser la matière est évidente ? Conserve-t-elle, au contraire, comme un dépôt intangible les anciennes notions de la matière, par exemple l'étendue et la masse, comme essentielles et irréductibles ? La réponse à cette question est décisive, car elle est de nature à supprimer radicalement le débat.

Tout en se mettant en garde contre des conclusions hâtives, il ne semble pas téméraire d'affirmer que la science semble pencher vers des vues plus neuves, vers des conclusions complètement inédites et de nature à dérouter les partisans de l'ancienne méthode. Les paroles de W. Crookes au congrès scientifique de Berlin, en 1903, sont significatives : « Si nous nous laissons aller, dit-il, à faire un usage scientifique de nos facultés imaginatives et à pousser l'hypothèse de la constitution électronique de la matière jusqu'à ce que je considère comme les limites logiques, il se peut qu'en fait, nous soyons témoins d'une dissociation spontanée du radium et que nous commencions à mettre en doute la stabilité permanente de la matière. L'atome chimique peut, de ce fait, subir une transformation

« destructive, mais si lentement, qu'en supposant qu'un million d'atomes  
 « s'échappent par seconde, le fonds ne diminuerait guère que d'un milli-  
 « gramme en un siècle. Le xix<sup>e</sup> siècle a vu naître deux théories sur les  
 « atomes ; l'électricité et l'éther, notre théorie d'aujourd'hui sur la consti-  
 « tution de la matière peut nous paraître satisfaisante mais qu'en sera-t-il  
 « à la fin du xx<sup>e</sup> siècle ? N'apprenons-nous pas nécessairement cette leçon  
 « que nos recherches n'ont qu'une valeur provisoire ? Dans cent ans d'ici,  
 « accepterons-nous la résolution de l'univers matériel en un essaim d'élec-  
 « trons en mouvement ? Cette propriété fatale de la dissociation atomique  
 « nous apparaît comme universelle et agit toutes les fois que nous frottons  
 « un morceau de verre avec de la soie, elle poursuit son travail dans la  
 « lumière du soleil comme dans la goutte d'eau, dans les éclats de la fou-  
 « dre et dans la flamme ; elle règne au milieu des cataractes et des nuées  
 « déchaînées, et bien que l'étendue de l'expérience humaine soit bien trop  
 « courte pour nous fournir un paralaxe qui nous permette de calculer la  
 « date de l'extinction de la matière, la protyle, le nuage informe peut une  
 « fois de plus régner en maître, et l'horloge de l'Éternité aura achevé un  
 « de ses tours. »

Voici donc l'atome réputé insécable qui se trouve lui-même divisé à l'in-  
 fini : il s'évanouit et se transforme en quelque chose que l'imagination  
 elle-même ne peut saisir. Or, cette destruction n'est-elle pas un hommage  
 rendu à l'esprit ? L'atome pouvait logiquement se définir la dernière divi-  
 sion possible de la matière ; mais cette division elle-même est devenue  
 inconcevable. Ceux qui le définissent ainsi sont attachés à l'antique con-  
 ception psychologique que nous avons reconnue impuissante à rendre  
 compte de la totalité des phénomènes psychiques. L'atome n'est donc pas  
 un fait au sens rigoureux du mot ; c'est une donnée scientifique à valeur  
 symbolique, un point de repère, une halte nécessaire pour l'esprit fatigué  
 par des divisions sans fin et qui ne l'a jamais considéré comme autre chose  
 qu'une entité logique. Or, voilà que l'esprit triomphe, car nous assistons  
 maintenant à la dissociation de cet atome, et encore quelques efforts, et  
 l'expérience, par une pente insensible, mais avec une orientation sûre  
 rejoindra les données immédiates de la conscience.

Le premier, W. Crookes, un des fondateurs de la physique moderne, a  
 puissamment contribué à donner à la science cette direction nouvelle. Les  
 rayons qui sont sortis de son ampoule ont été révélateurs d'une réalité  
 insoupçonnée, puisque, étudiés avec plus d'attention, ils ont été la cause  
 de découvertes fécondes qui toutes sont de nature à faire naître l'opinion  
 qu'il existe un quatrième état de la matière, l'état radiant. Dans ce qua-  
 trième état, la matière perd sa rigidité, son étendue se trouve diffuse par  
 suite de la fragmentation des molécules et de l'éparpillement des atomes.

Le livre de M. Gustave le Bon sur cette matière a éveillé à juste titre l'attention des chercheurs et des penseurs. Sur ce point, personne peut-être plus que lui n'a poussé aussi loin les investigations scientifiques ; ce qui n'empêche pas de reconnaître qu'il s'est enrichi par hérédité et a profité des découvertes de Crookes, de Becquerel et de Curie.

Quand nous parlons de dissociation de la matière, cela ne signifie pas seulement que ses particules infinitésimales sont encore susceptibles de divisions : il s'agit de sa dématérialisation complète, c'est-à-dire, qu'après cette dissociation, la matière, qui cependant n'a pu rentrer dans le néant, ne répond plus à aucune des qualités à l'aide desquelles nous avons coutume de la définir. Prétendre en effet que la moindre molécule puisse s'anéantir, cela n'offre aucun sens pour l'esprit qui ne peut concevoir le passage de l'être au non-être.

Quand donc les chimistes parlent d'une dissociation vraie et radicale, cela signifie que la matière a revêtu une autre modalité, sensible, peut-être, pour des êtres organisés autrement que nous, mais qui échappe à toutes nos mesures. Du reste nous ne saurions trop le redire, ces qualités de pesant, de résistance, d'imperméabilité et d'étendue, ne sont que des qualités conventionnelles, des symboles de notre action. Les philosophes du moyen âge, eux-mêmes, fidèles aux conceptions d'Aristote, dans leur théorie de la matière et de la forme, avaient conçu l'essence de cette matière comme indépendante de ses attributs. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que l'expérience rejoigne la réflexion pure ? Ne sont-ce pas deux procédés du même esprit à la recherche d'un même problème ?

Cette dissociation, cet éparpillement à l'infini de la matière doit avoir une cause. Une force mystérieuse doit résider au sein même de ces molécules, en constituer le centre de force, le foyer d'énergie. Quelle peut bien être cette puissance occulte ?

Comme toute théorie nouvelle, surtout quand elle dérange de leur routine les esprits conservateurs, celle de Gustave le Bon fut combattue violemment. Ces forces formidables emprisonnées dans les flancs de l'atome, furent déclarées articles d'importation arrivés jusqu'à nous, grâce à des agents extérieurs comme la lumière, l'électricité, qui leur auraient servi de véhicules. Bien qu'il n'y eût aucun rapport entre la cause invoquée et l'effet produit, la coïncidence qu'il était facile de constater entre l'apparition des phénomènes et l'intervention de ces forces externes, suffit à légitimer le bien-fondé de cette insuffisante explication. Il fallait donc procéder par élimination afin de démontrer que cette énergie n'était pas un emprunt, mais bien l'âme de l'atome, une propriété foncière de la matière. La meilleure preuve apportée fut la dissemblance de nature entre le résultat obtenu et l'objet prétendu producteur. Le vieil adage : *Nemo dat quod non habet*

doit donc ici s'appliquer, et puisque l'analyse découvre dans les effets des propriétés qui ne se trouvent pas dans la cause, la conclusion logique qui s'impose est que ces propriétés appartiennent au phénomène lui-même : de là cette conclusion de l'auteur de *l'Évolution de la matière* : « Les effets produits sont de telle nature qu'ils ne peuvent être engendrés par aucune des forces anciennement connues. »

Une conséquence peut-être encore lointaine qui semble découler de ces expériences, c'est que l'énergie groupe la matière qui, sans elle, demeurerait éternellement sans forme et sans vie.

Cette expression de force groupant la matière peut paraître favoriser un certain dualisme; aussi, serait-il peut-être préférable de dire que la matière n'est qu'une efflorescence de l'énergie.

Une autre question, dont plus loin nous verrons l'importance, peut encore se poser : Si cette énergie est capable de dissociation, pourquoi ne serait-elle pas capable d'association ? Ramener le pondérable à l'impondérable, n'est-ce pas la même chose que de produire le phénomène contraire ? Si c'était la matière qui produise la force, elle serait la maîtresse, elle la tiendrait prisonnière sans qu'elle puisse se dégager; mais c'est l'énergie qui est agissante et victorieuse, et en faisant perdre à cette matière toutes ses qualités, elle lui révèle sa faiblesse, en même temps qu'elle démontre sa propre puissance.

Malgré la brèche que cette théorie de la radio-activité fait aux principes fondamentaux de la conservation de la matière et de l'énergie, ou malgré l'interprétation nouvelle que l'on doit donner de ces principes, il devient impossible d'admettre que ces qualités de poids et de mesure soient essentielles à la matière puisqu'elle peut les perdre. Un autre état peut donc se concevoir non seulement comme possible, mais comme réalisable et déjà réalisé. Malgré les affirmations déjà bien vieilles de l'école matérialiste, il ne faut pas s'étonner de voir que cette matière n'est pas éternelle puisqu'il ne s'agit que de la matière phénoménale — œuvre de notre action.

Nous venons de parler d'une brèche faite au principe de la conservation de la matière par ces découvertes de la radio-activité : c'est qu'en effet, autrefois, malgré les évolutions et les caprices de la matière, la permanence et par conséquent l'indestructibilité de la masse constatée à travers de multiples changements, constituait une base solide pour notre univers. L'imagination ne peut concevoir une matière impondérable ; mais l'imagination n'est pas une source autorisée d'information scientifique. Quelle peut bien être la nature de cette région merveilleuse à peine explorée ? Si on laisse de côté les explications des spirites et des théosophes, nous n'avons sur ce monde supraphysique aucune donnée. Or, leurs affirmations sont bien hasardées et leurs croyants sont vraiment trop bien informés, quand ils nous

donnent sur l'astral des notions plus claires et plus précises que celles que peuvent nous fournir les physiciens quand ils traitent simplement de cette matière visible que nous foulons aux pieds.

Une réflexion que l'on pourrait peut-être risquer, et non sans crainte et tremblement, c'est que, par sa délicatesse même, cette matière semble se rapprocher d'autres principes d'énergie d'ordre psychologique. Mais si obscur est le mystère qui enveloppe l'action de la force, si compliqués en sont les jeux, que toute affirmation dogmatique serait ridicule en ce qui concerne le mode d'être et la nature intime de cette matière immatérielle.

Ce que l'on peut dire, c'est que l'abîme qui séparait le corps et l'esprit tend à se combler ; c'est du moins une conclusion vers laquelle on tend quand on considère dans une vue d'ensemble les résultats généraux de la physique et de la psychologie.

Il n'y a pas longtemps encore, on traçait entre le monde organique et le monde inorganique des lignes de démarcation bien fixes et qui paraissaient immuables ; depuis, des expériences mieux conduites ont démontré l'arbitraire de cette distinction. Aujourd'hui, un nouveau pas, et celui-là décisif, a été franchi, et on se demande où finit la matière et où commence l'esprit ; ces deux entités, en apparence si différentes, semblent devoir se rapprocher de plus en plus, en sorte que l'esprit si subtil et si spirituel ne serait rien autre chose qu'une zone encore inconnue de la matière et de même nature qu'elle.

Aux spiritualistes que cette hypothèse scandalise, nous pouvons répondre qu'il importe peu qu'il en soit ainsi, si la matière est elle-même conscience et vie. La conception pesante du matérialisme dogmatique était inacceptable ; et puisque désormais la matière elle-même consent à s'idéaliser, puisqu'elle renonce à sa laideur repoussante pour s'unir à l'esprit, le spiritualisme n'a rien à sacrifier. En dernière analyse, tout se ramènerait donc à la force, à l'énergie, à la vie, à une sorte d'âme directrice qui s'irradie dans tous les êtres.

En ce qui concerne notre planète, nous pouvons suivre, étape par étape, l'évolution progressive de cette énergie qui, au début, se manifeste sous des aspects si humbles, qu'elle est absolument méconnaissable. Mais, à mesure que l'on s'élève dans l'échelle des êtres, elle devient de plus en plus transparente. C'est elle qui, en s'enveloppant de la gaine épaisse des apparences, a créé les milieux, et à mesure qu'elle les perfectionnait, devenait plus sensible et plus consciente. Ce n'est qu'après un long labeur, après une organisation lente et savante des corps que le dernier résultat a été obtenu. Ce n'est aussi que par comparaison, quand elle peut s'opposer à ce qui n'est pas elle, que l'âme devient consciente. Elle naît de la coloration que le monde extérieur donne à la force, c'est le reflet de cette objectivité,

c'est la distinction établie entre l'âme et ses contraires, qui réveille la conscience endormie. On peut dire que ce sont là autant de stratagèmes de l'esprit qui se plaît à se dissimuler lui-même derrière chaque forme des corps. Le monde est donc nécessaire à la vie de l'âme, et ce sont les promesses et les menaces de l'univers à plus ou moins longue échéance qui maintiennent notre conscience à l'état de veille. Voilà pourquoi, si l'on coupe ses relations avec l'univers, elle disparaît en tout ou en partie, et de nouveau elle s'assoupit.

Mais le mystère est partout, et ici encore notre esprit va se heurter à lui. Comment la force pure a-t-elle pu se condenser et devenir matérielle et sensible? Par quelle déchéance volontaire ce qui, par essence, est inétendu et impondérable, a-t-il pu devenir étendu et pondérable? En d'autres termes, comment l'esprit a-t-il pu lui-même condenser la matière et dans cette matière se manifester de plus en plus? Peut-on dire que l'esprit est distinct de la matière et cependant se confond avec elle? Puisque la conscience est dans l'homme, elle était à l'origine des choses, elle n'est pas née par génération spontanée, mais a été apportée jusqu'à l'homme par le flot de l'évolution. D'où vient donc à l'esprit le singulier pouvoir de revêtir diverses formes qui semblent indiquer qu'il est différent d'elles? Si l'esprit est identique à ces formes, il doit se confondre avec chacune d'elles : mais alors on peut se demander pourquoi un protozoaire n'aurait pas autant de conscience que l'homme. L'expérience semble démontrer une évolution dans l'échelle des êtres, une progression, un développement de la vie et de la pensée ; comment expliquer cette évolution, si la pensée qui est tout, est identique au commencement et à la fin? Par hypothèse, c'est l'esprit qui s'enveloppe de la forme ; d'un autre côté, l'intensité, la vivacité de cet esprit dépendent de la transparence de cette forme ; mais comment peut-il en dépendre, s'il se confond avec elle? Il semble bien qu'il faille forcément aboutir à un certain dualisme, et que ce que nous appelons matière se distingue par quelque côté de l'esprit. Faut-il donc renoncer au monisme? Mais alors de nouveau se dressera devant notre esprit la grande énigme, et nous ne comprendrons plus comment s'est formée la matière si on la soustrait au souffle vivifiant de l'esprit qu'elle ne peut recevoir que dans une union intime avec lui.

Le mystère est profond, sans doute, mais la position que nous avons adoptée pour l'envisager le rend peut-être plus obscur encore. Quand nous localisons ainsi la force dans des êtres distincts, ne sommes-nous pas toujours victimes de notre conception spatiale! Nous regardons encore le monde du dehors au lieu de le considérer du dedans, et ainsi la force universelle, loin d'être envisagée comme la trame continue et vivante de tous les êtres, nous apparaît comme fragmentée et divisée en autant de parties

qu'il y a d'existences individuelles. La vérité, c'est que la force est toute en tous, sans discontinuité, que ses manifestations seules diffèrent pour notre esprit auteur de ce fractionnement. D'où vient donc l'illusion de la matière ? Comment expliquer ces évanouissements plus ou moins prolongés de la conscience qui ne revient à elle que dans les êtres supérieurs ? Ce que nous avons dit dans un précédent article du bouleversement opéré par notre action dans l'univers ne suffit pas à expliquer l'illusion toujours renaissante de tous les êtres dont chacun prétend s'isoler dans son individualité particulière ; prétention qui ne disparaît qu'au fur et à mesure que notre conscience s'élargit et se dilate pour se fusionner toujours davantage dans la conscience totale. C'est bien là le mystère des formes qui fatigue notre raison et lui inflige un supplice toujours renaissant. Quel enseignement ésotérique pourra jamais nous éclairer ? Ce mystère des formes changeantes se dressera-t-il toujours devant nous comme un sphynx énigmatique ? Bien des énigmes de l'univers ont déjà été résolues, mais celles du comment et du pourquoi de l'existence illusoire des corps demeure jusqu'ici insoluble. Cela ne doit cependant pas nous décourager. Qu'il nous suffise de nous laisser guider par la tendance de notre pensée : la tendance c'est l'inclination de notre âme vers le réel, c'est le flot de vérité qui coule dans une direction déterminée, et l'erreur consiste à se mettre en dehors de ce courant.

Parmi les sentences inscrites sur les murailles des cloîtres, se trouve celle-ci : « La figure de ce monde passe ». N'y aurait-il pas une vérité profonde derrière le sens mystique de ces paroles ? Si les formes ne sont que des apparences, pourquoi y ajouter tant d'importance ? Le mécanisme secret par lequel la force infinie s'est manifestée sous ces formes nous échappe il est vrai, mais cette préoccupation de connaître le fond des choses est bien secondaire. Prométhée fut puni pour avoir voulu dérober le feu du Ciel ; l'intelligence aussi se trouve enchaînée quand elle s'aventure trop loin dans les arcanes de la Nature. Peut-être trouverons-nous un jour la solution ; peut-être aussi, sous notre forme terrestre actuelle, et justement à cause d'elle, notre esprit ne sera-t-il jamais assez pénétrant pour aller plus avant dans la connaissance du suprasensible. Qui sait même si, derrière ce mystère, il n'y a pas une raison d'amour ! Qui sait si ce n'est pas volontairement que l'esprit s'est limité par la forme ! Sans cette projection, sans cette irradiation de la substance infinie dans des existences éphémères, elle serait demeurée inactive et solitaire, repliée sur elle-même dans un éternel repos, mais aussi méconnue et sans amour. Cette limite de la puissance par l'amour n'est pas une défaite définitive, car l'univers semble bien guidé par la double loi d'involution et d'évolution ; la marche du monde sensible exige un point de départ et aussi un point d'arrivée, et une énergie atti-

rante semble présider à toutes les destinées et diriger vers elle toutes les énergies partielles de la nature.

En abandonnant ces perspectives très lointaines et encore noyées dans une brume épaisse, pour revenir à une réalité plus concrète, il nous est permis d'affirmer que malgré tout, la matière est plus riche que l'on ne pensait. Si troublante pour la raison que soit la méthode employée par l'esprit pour revêtir les multiples apparences de l'univers, il y a en philosophie et en sciences une tendance à expliquer le monde par l'action d'une même force psychique et d'élargir ainsi de plus en plus le domaine du spirituel. Il fut un temps, qui pour beaucoup d'esprits dure encore, où on s'adressait à la matière organique pour se renseigner sur l'esprit. Aujourd'hui, c'est l'esprit, par un procédé plus idéal et plus fécond, que l'on interroge de préférence pour mieux connaître la genèse et l'évolution de la matière ; et par cette méthode qui fait disparaître les déformations qu'une action hâtive lui avait fait subir, la matière redevient homogène et conforme à sa propre nature. Mais de même que ce n'est pas par un jour de tempête, quand les vagues gonflées interceptent l'horizon, qu'il faut regarder la mer pour avoir une sensation d'infini, mais par un temps calme, quand les flots unis permettent à notre regard de plonger jusqu'aux extrémités de l'horizon, de même, si nous voulons avoir de l'univers une vue profonde, ce n'est pas l'univers mouvementé et bouleversé par nos habitudes de vie qu'il faut regarder, mais bien celui que la réflexion nous fait contempler, quand tout est calme au dedans de nous. C'est vers cette connaissance que tend la philosophie, et c'est celle-là aussi que la science semble vouloir, à son tour, nous fournir.

Par le passage insensible du plan physique au plan éthéré, se réalisera cette unité entrevue par la pensée moderne. Déjà, le monde apparaît comme un système infini rempli de forces au mouvement desquelles semble, en apparence du moins, présider une finalité. Mais cette finalité, au lieu d'être en dehors, est au dedans même de l'univers, c'est dans la masse qu'elle est diffuse et c'est de là qu'elle préside aux destinées du monde. Nous lisons au livre de la *Genèse*, qu'« au commencement l'Esprit de Dieu flottait sur les eaux. » Derrière cette métaphore, il y a une vérité profonde. Oui, c'est bien l'action de l'esprit qui de toute éternité s'est fait sentir, et ce sont bien ses frémissements qui deviennent de plus en plus sensibles.

Puisque l'univers baigne dans le spirituel, vivant dans cet univers où nous sommes chez nous et dont nous sommes une des parties, nous devons au dedans de nous-mêmes, dans le mystère de notre vie, trouver la preuve sensible de ce surnaturel qui doit constituer le fond de notre être.

C'est un épineux problème que celui de la vie, surtout pour ceux qui prétendent la faire naître de la mort. Philosophes et savants se sont attelés à

cette ingrate besogne, sans parvenir à apporter à cette difficile question des solutions bien satisfaisantes. Là aussi, chacun a donné la définition qui cadrerait le mieux avec la modalité de son esprit.

« La vie, dit Bichat, c'est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort » ;  
 « c'est, dit Littré, l'état d'activité de la substance organisée » ; pour Baunis,  
 « c'est l'évolution déterminée d'un corps organisé susceptible de se repro-  
 « duire et de s'adapter à son milieu. » Herbert Spencer l'a fait consister  
 « dans la combinaison définie de changements hétérogènes à la fois simul-  
 « tanés et successifs en rapport avec certaines relations extérieures de coexis-  
 « tence et de succession, ou plus brièvement la vie est l'adaptation conti-  
 « nuelle des relations internes aux relations externes. »

Comme il est facile de s'en convaincre, ces définitions sont toutes de surface et ne nous disent rien du secret de la vie et de ses mystérieuses vibrations. Elles ne nous renseignent que sur les manifestations fugitives de cette force cachée qui échappe aux prises de l'investigation.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'attrait de cette question a passionné les esprits. Il est compréhensible, qu'aussitôt en possession d'une raison réfléchie, l'homme ait consacré le meilleur de ses pensées à la recherche de cette énergie palpitante qu'il sentait au dedans de lui. Aussi, dans la forme primitive, l'animisme est-il aussi vieux que le monde, de même que la croyance à un double de notre corps, mais plus léger et plus subtil que lui, remonte à l'aurore de l'humanité.

Le chasseur des temps préhistoriques qui s'endormait après une journée de labeur et revoyait en songe les lieux de ses exploits, croyait que son esprit s'en était allé errer pendant son sommeil. Quand, au matin, en se réveillant à la même place il se retrouvait le même que la veille, il devait penser que l'esprit vagabond avait réintégré son corps. Le soir, à l'heure où le soleil couchant grandit démesurément les ombres, en voyant sa silhouette se profiler sur le sol, il devait croire qu'un double gigantesque de son corps le suivait.

Pour les modernes, l'animisme est un système plus compliqué ; mais, cependant, ils croient toujours à la présence, dans l'organisme, d'un agent spirituel distinct de la matière, en sorte que les êtres vivants ne trouveraient leur explication que dans la juxtaposition de deux principes différents. Cette qualité répugnant à beaucoup de physiologistes, certains, comme M. Chauffard, n'attribuent à l'âme qu'une seule action. Comme son nom l'indique, le vitalisme admet dans l'organisme l'existence d'un principe vital, cause des phénomènes qui se déroulent dans la cellule depuis l'apparition de la vie. Cette doctrine elle-même a été mitigée, elle s'est amendée en atténuant ses affirmations, et de là est né le néo-vitalisme professant que

les phénomènes vitaux ne sont pas produits par une force spéciale, mais bien par les forces générales de la physique et de la chimie.

Mais animisme et vitalisme séparent l'un et l'autre de la matière un principe recteur : ce principe dans la théorie d'Aristote prend le nom de substance, mais, pour lui, cette substance, cette « anima », est un produit anthropomorphique, et son action paraît être celle d'un ouvrier, puisque c'est elle qui trace les lignes et fabrique les formes. « Cette psyché », dit « M. Dastre, que l'animisme exige, a semblé trop réaliste pour les néo-vitalistes qui remplacent cette fiction par une idée directrice. L'enchaînement des causes secondes dans l'être vivant est tel qu'il semble réglé conformément à un plan et dirigé en vue de son exécution. Les néo-vitalistes professent que la force vitale dirige ces phénomènes, qu'exécutent en réalité les forces générales de la chimie et de la physique. Pour Claude Bernard, l'idée de direction n'est pas réelle, ce lien des phénomènes, leur harmonie, leur conformité à un plan que l'intelligence saisit, leur appropriation à un but qu'elle aperçoit, ne sont pour lui qu'une nécessité de l'esprit, un concept métaphysique, le plan qui s'exécute n'a qu'une existence subjective, la force directrice n'a pas de vertu efficiente, pas de puissance exécutrice, elle ne sort pas du domaine intellectuel où elle est née et ne vient pas réagir sur les phénomènes qui ont donné l'occasion à l'esprit de les créer. »

Cette forme atténuée du vitalisme qui réduit le principe directeur à un simple procédé d'action des forces physico-chimiques, annonce déjà une troisième théorie, la plus en vogue à l'heure présente : l'unicisme.

A part Claude Bernard qui ramène à un pur concept logique le principe vital, sans lui accorder même un reflet dans la réalité objective, les néo-vitalistes ne croient pas que les conditions d'organisation soient toutes dans l'être vivant ; ils admettent bien que les conditions d'organisation fournissent l'explication prochaine des phénomènes vitaux, mais ils déclarent qu'elles présupposent elles-mêmes, dans la substance ou dans la nature de l'être vivant, un principe intérieur de stabilité et d'unité.

Dans le troisième système, au contraire, l'énergie, la vie, l'âme, ne seraient que des combinaisons de plus en plus complexes de l'activité inhérente aux atomes matériels. Si la vie paraît distincte de la force physique, c'est que l'analyse n'est pas encore assez avancée pour en découvrir l'identité.

L'organicisme est basé sur la théorie cinétique si féconde pour l'explication de l'ensemble des phénomènes de l'univers qui se déroulent sur le plan physique. Mais, comme le remarque avec justesse M. Dastre, précisément parce que cette théorie pénètre trop profondément au fond des choses, par là-même elle cesse de les éclairer. Il y a trop loin, en effet, de l'atome hypo-

thétique à la vie pour qu'une explication causale satisfaisante puisse être fournie à l'aide de cette méthode.

En dehors même de cette considération, l'organicisme est incapable de rendre compte de la totalité des faits humains, et c'est là le grand reproche à lui adresser.

« L'organisme est l'instrument de la vie, dit M. Gauthier, mais il ne  
« suffit pas à constituer l'état de vie réalisée. Une graine, un microbe ou  
« sa spore desséchée, un colpode, privés d'eau ont la vie en puissance ; ce  
« sont des machines aptes à fonctionner, des horloges montées prêtes à  
« marquer l'heure. Ces organismes ne deviennent le siège des manifesta-  
« tions qui constituent l'état de vie, que si les causes matérielles détermi-  
« nantes, l'humidité, la chaleur, une première vibration communiquée, etc.,  
« leur fournissent les conditions nécessaires à la réalisation de l'énergie  
« virtuelle.... alors seulement, le passage et les transformations de cette  
« énergie à travers ces appareils complexes deviennent la cause de la  
« série de manifestations que nous appelons l'état de vie. » D'après cet  
auteur, l'état de vie serait indépendant des matériaux qui doivent être con-  
sidérés comme de simples causes instrumentales.

L'accord semble donc impossible entre ces différents systèmes, et cepen-  
dant bien petite en apparence est la quantité de vie à expliquer, puisqu'elle  
est contenue tout entière dans cet organisme microscopique, la cellule, où  
la vie semble s'être retirée pour s'élancer ensuite dans tout l'organisme.

Les derniers éléments qui résultent de l'analyse d'un organisme vivant  
sont le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote, auxquels on peut ajouter  
quelques minéraux comme le soufre et le phosphore. La chimie biologique  
est parvenue à faire la synthèse d'un grand nombre de substances organi-  
ques ; elle est parvenue à déchiffrer les formules très compliquées de cer-  
taines combinaisons protoplasmiques ; mais la constitution intime de la plu-  
part de ces substances demeure toujours un mystère, et c'est à peine si  
l'on commence à entrevoir quels peuvent en être les composants, loin de  
pouvoir en faire la synthèse : à plus forte raison ignore-t-on la synthèse  
chimique des substances organisées. On pourrait encore réduire la cellule,  
la fragmenter par des divisions infinies, sans jamais parvenir à élucider  
cette question de la vie. Au fond de chacune de ces particules infinitési-  
males, il y aurait un fait immense, il y aurait la vie elle-même.

Ce n'est pas chose facile de trouver la raison suffisante et explicative  
d'un mouvement aussi harmonieux et aussi stable, constitué par un nombre  
incalculable d'éléments matériels et de forces. Chercher dans de simples  
conditions d'organisation cette raison profonde, c'est renverser la question  
mais non la résoudre, car c'est tout juste de ces conditions qu'il faut ren-  
dre compte. Ce qu'il faut expliquer, c'est, sous quelle influence cachée,

sous quelle poussée intelligente ou aveugle, mais vraiment merveilleuse, s'opère cette convergence des éléments nécessaires à la constitution et à la conservation des organismes. A-t-on plus de chance de trouver l'explication suffisante dans les conditions extérieures ou de milieu? Pas davantage car des types identiques peuvent vivre et se développer dans des milieux très différents, et des types opposés dans un même milieu. Ne voit-on pas, par exemple, dans un même organisme les tissus différents vivre dans un même milieu intérieur? Bien plus, cette concession faite à l'organicisme ne servirait à rien, le milieu le mieux approprié ne fournissant du phénomène vital qu'une explication immédiate et non pas dernière; il resterait en effet à rendre compte de la formation de ce milieu favorable. Comment du reste pourrait-il influencer l'organisme? Il y a ici deux hypothèses à faire: le milieu peut influencer sur l'organisme par juxtaposition ou par intussusception. S'il s'agit d'une simple juxtaposition, on voit bien comment un organisme peut développer sa surface externe, mais ce que l'on ne s'explique pas, c'est l'accroissement de vie interne; or c'est là justement qu'est la difficulté. Il faut donc, pour que la pénétration puisse s'accomplir, que le milieu devienne impondérable et que ce soit alors sous forme d'énergie qu'il pénètre dans les cellules.

L'introduction du phosphate, par exemple, produit certainement une modification dans l'organisme, mais si cette assimilation consistait simplement dans une juxtaposition même la plus intime des molécules de phosphate venant s'ajouter aux autres molécules déjà existantes, comment dans cette hypothèse pourrait-on expliquer l'influence nouvelle, le supplément de vitalité dont bénéficie l'organisme? Sans doute, cette vitalité ne doit pas être conçue sous une forme scholastique, comme une entité mystérieuse et bienfaisante, mais sous forme d'énergie qui n'est autre qu'un état plus profond de la matière. Le fait que l'accroissement de vie ne s'opère que sous forme d'assimilation de l'impondérable nous donne à penser que cet impondérable est lui-même énergie et vie et que simple efflorescence de la matière visible, il lui est facile, à la façon d'une émanation subtile, de s'en dégager.

Cette force d'assimilation, quelle est-elle? C'est le prolongement sans doute de cette même force qui, au début sous la forme d'un simple spermatozoïde, a groupé la matière embryonnaire.

C'est pour avoir ignoré cette vérité, que les tentatives d'explication de la vie sont demeurées stériles. Au lieu de demander cette explication à la matière elle-même avec laquelle la vie se confond sous forme d'énergie, on s'est adressé aux corps qui ne sont que des excroissances sans vie, des reliefs inanimés. On pourrait, en effet, parcourir toute la série de ces corps depuis l'homme jusqu'à la cellule la plus primitive, sans trouver la moindre trace

de vie. Mais si, négligeant ce qui est négligeable, si, détruisant l'écran de l'espace qui nous intercepte la vision du réel, nous considérons non plus les corps, mais la matière, nous voyons que là tout est mouvement et vie.

La tendance dernière de la biologie semble s'orienter de ce côté. Malheureusement, cette théorie énergétique est toujours viciée par la confusion persistante entre la matière et les corps : de là, cette espérance de découvrir le secret de la vie dans les forces physico-chimiques, forces localisées et particulières, en ce sens qu'elles sont spatialisées.

La vérité est que la vie est partout et c'est pour ne l'avoir pas cherchée partout qu'on ne l'a trouvée nulle part.

Le problème fameux de la génération spontanée ne serait rien autre chose dans cette hypothèse que l'apparition de formes nouvelles, et rien ne s'opposerait dès lors à ce qu'elle soit obtenue à l'aide de l'énergie.

Nous lisons dans les livres sacrés des Juifs, qu'après la captivité de Babylone, le feu sacré fut trouvé réduit à une simple étincelle dans la fange accumulée au fond de la lampe du sanctuaire, mais dégagée de cette boue, l'étincelle s'anima, et la lumière de la lampe redevenue brillante fut pour Israël un gage de salut.

N'est-ce pas là une image de la vie? Tant qu'elle a été maintenue dans les corps, elle est restée cachée et sans éclat pour notre esprit ; mais du jour où nous l'aurons dégagée de cette gangue qui l'étouffe, où nous aurons replacé cette énergie divine sur l'autel de la matière éternelle, que notre esprit devine derrière les corps, ce jour-là, la vie splendide se dévoilera à nous.

(A suivre.)

E. W.

---

## Conférences de Léon Denis

---

M. Léon Denis vient de faire, avec le succès habituel, une série de conférences spirites dans les principales villes du Midi. Elles eurent lieu à Toulon, dans la grande salle de l'hôtel de ville ; Marseille, salle de M. Thivollier ; à Carcassonne, salle des fêtes de la rue de la Liberté ; à Toulouse, salle de la Justice de Paix, rue du Sénéchal ; à Montauban, chez le pasteur Bénézech ; à Bordeaux, à l'Athénée et au cercle Agullana ; à Périgueux, salle Didon.

Dans toutes ces conférences M. L. Denis a entretenu ses auditeurs du mouvement spirite et particulièrement des magnifiques apparitions qu'il a pu constater *de visu*, pendant le séjour du médium Miller à Paris.

La conférence privée donnée chez M. le pasteur Bénézech, à Montauban, étant une suite des conférences faites par L. Denis dans cette même ville l'an dernier, dont l'une dans le grand amphithéâtre de la faculté de théologie protestante, devant les pasteurs, professeurs et étudiants réunis, pouvait être considérée comme un événement dans un milieu si orthodoxe et réfractaire jusqu'ici au spiritisme. C'était la première fois qu'une faculté protestante ouvrait ses portes à un conférencier spirite. Ce fait est dû à M. Bénézech qui avait préparé les voies et facilité l'accès à L. Denis.

---

## Inauguration du Cercle Allan-Kardec

---

Le cercle Allan-Kardec vient d'entrer désormais dans sa phase de pleine activité; la séance d'inauguration du jeudi 18 avril dernier a ouvert toutes grandes, au public, les portes de notre nouvelle salle de conférence.

Notre cher président, le commandant Mantin, avait eu, l'on s'en souvient, l'initiative de cette installation: le cercle Allan-Kardec va vivre maintenant d'une vie plus élargie, plus féconde et dans ses locaux agrandis, les visiteurs, plus nombreux de jour en jour, pourront commodément unir leurs efforts en vue de la solution du grand problème psychique.

Dans nos salles d'expérience, d'une part, les expérimentateurs continueront à étudier les médiums et les phénomènes.

Nos réunions du mardi, du jeudi et du samedi matins favoriseront, comme par le passé, l'échange des récits et des opinions et les discussions y feront jaillir sinon la lumière, du moins plus de lumière.

Enfin, deux fois par mois, les premier et troisième vendredis, à 8 h. 1/2 du soir, des conférenciers de bonne volonté viendront, à tour de rôle, initier le public aux résultats de leurs investigations et le faire profiter de leur expérience.

Un programme des sujets à traiter a été dressé et nous espérons qu'aux membres présents et futurs du cercle s'adjoindront peu à peu, comme auditeurs de ces cours gratuits, les personnes que préoccupent la question psychique et ses ramifications innombrables.

L'éclat dont fut revêtue notre soirée d'ouverture de la salle des conférences nous paraît être d'un excellent augure pour la prospérité du cercle Allan-Kardec.

Dès 8 h. 3/4 les cent cinquante places dont nous disposons étaient occupées et M. le Dr Pau de Saint-Martin, vice-président, prononça

d'abord une allocution que nous reproduisons ci-après et qui fut très applaudie. M. Delanne lui succéda : l'éminent conférencier nous présenta, avec son éloquente clarté habituelle, le médium musicien bien connu, M. Georges Aubert, dont la présence constituait, il faut bien le reconnaître, la principale attraction de notre soirée. M. Delanne passa en revue l'histoire et les caractéristiques du don merveilleux de cet exécutant inspiré. Après quoi, M. Aubert se plaçant devant le piano exécuta, pendant une heure et demie, avec la perfection de jeu qui caractérise son automatisme, les œuvres inédites et de parfaite tenue harmonique que lui dictèrent successivement les compositeurs désincarnés dont les noms suivent :

Mendelssohn ;

Chopin ;

Rubinstein, avec un fort beau poème symphonique en trois parties ;

Beethoven, puissant et mélancolique.

Une courte suspension de séance, réclamée par l'esprit communicant, permit au médium de prendre un peu de repos, et l'on en profita pour faire circuler quelques rafraîchissements.

Liszt vint ensuite faire entendre, sous les doigts de M. Aubert, une charmante sonate et une polonaise.

Bach lui succéda, avec une fugue d'un très classique développement.

Rameau nous fit goûter une délicieuse page, dont le style gracieux et simple nous permit de reconnaître l'auteur avant qu'il se fût nommé.

Gounod et Schubert vinrent en dernier lieu.

Schubert nous redonna la « Marche triomphale du Spiritisme » que l'on avait entendue déjà à une précédente séance.

Puis, Beethoven joua la phrase de clôture par quoi se terminent toutes les auditions du prestigieux médium.

Enfin notre distingué et trop modeste vice-président, M. Chevreuil, qui s'employa activement à l'organisation de la séance, remercia, dans une charmante improvisation, non seulement l'assistance, mais encore tous ceux qui, de près ou de loin, coopérèrent à la fondation et à l'amélioration du Cercle international Allan-Kardec. Une pensée fraternelle fut envoyée à l'adresse de notre cher Président, si cruellement éprouvé naguère par la perte de son fils, et qui a été chercher dans les lieux bibliques, berceau de la plus consolante des religions, un allègement à sa douleur.

A. GAUDELETTE.

Mesdames, Messieurs,

Je serais bref, car je me ferais scrupule de retarder, ne serait-ce de quelques minutes, le très grand plaisir que vous allez éprouver à entendre M. Aubert interpréter magistralement les compositions ou les œuvres inédites des plus grands noms de l'art musical. Mieux que tout discours l'audition de ces génies désincarnés vous affirmera la réalité du Spiritisme en même temps que le très grand intérêt des phénomènes médianimiques.

Pour abrégé j'ai une autre raison non moins excellente : j'ai accepté du comité le très grand honneur de présider cette réunion, et cependant je n'ai pas été à la peine : tout le mérite de son organisation revient à notre dévoué et trop modeste vice-président, M. Chevreuil, qui n'a épargné ni son temps ni ses peines et qui, dans le peu de jours qui lui étaient donnés, a su créer, réunir, souvent avec quelle difficulté, tout ce qui était nécessaire à l'agencement de cette salle, tout ce qui devait donner plus de valeur et d'intérêt à son inauguration. Le mérite en revient aussi à celles de nos adhérentes que M. Chevreuil a si joliment définies du nom de « bonnes fées » qui elles aussi sans compter, au détriment quelquefois de leurs intérêts personnels, ont aidé de leur mieux à réaliser le but que nous nous proposons.

A ces noms permettez-moi de joindre celui de M<sup>me</sup> de Watteville, qui nous a aidés de toutes façons plus que je ne saurais dire et à qui nous devons surtout la gracieuse coopération de M. Aubert.

Ceci dit, permettez-moi de vous remercier d'être venus aussi nombreux, d'avoir répondu avec tant d'empressement à l'appel de notre comité. Vous donnez ainsi un précieux encouragement à ceux d'entre nous qui ont pensé que, pour aider au réveil du mouvement spiritualiste, il était nécessaire de tenter un nouvel et plus sérieux effort ; de réunir, dans un même groupement, spirites convaincus et chercheurs attachés à l'étude de ces phénomènes, de ces forces mystérieuses indûment cataloguées sous l'épithète d'occultes ; en réalité, comme vous le savez tous, il n'existe pas plus d'occulte que de surnaturel, il n'y a que de l'incompris et ce que l'on ignore ou ce que l'on ne veut pas se donner la peine d'étudier.

Placé sous le patronage d'Allan Kardec et lorsqu'il s'agit de propager les doctrines spirites, pouvons-nous choisir un autre nom que celui de ce grand voyant, de ce précurseur dont la science moderne a mis en relief les géniales théories sur la constitution de la matière, le cercle Allan Kardec se propose d'étudier scientifiquement le Spiritisme et, avec lui, ces phénomènes psycho-physiologiques et psychiques désignés sous le nom de magnétisme, d'hypnotisme, de somnambulisme et de télépathie ; dans leur ensemble les uns et les autres constituent l'Animisme qui, à mon sens, est le précédent obligé du Spiritisme. Comme l'a écrit Carl du Prel, l'Animisme est déjà du

Spiritisme ; avec le somnambulisme nous entrons dans le monde des Esprits, avec le Spiritisme ce sont les Esprits qui pénètrent dans notre monde terrestre.

Notre société internationale d'études psychiques se propose de faire connaître et de répandre, principalement dans les masses, les doctrines comme les théories et les enseignements du Spiritisme, par l'observation ou la provocation des phénomènes, soit par membres isolés, soit de préférence par groupements ou commissions d'études. Dans ces études et dans ces recherches nous nous efforcerons de suivre une méthode rationnelle, de conduire scientifiquement toutes nos expériences. Comme l'a prophétisé Allan Kardec et comme le rappelait dernièrement, dans la *Revue spirite*, un de ses plus jeunes et plus distingués collaborateurs « le Spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas ». Pour remplir sa mission, pour nous livrer réellement la clef de l'au-delà et nous éclairer sur nos existences futures, le Spiritisme doit sortir du domaine des représentations pour entrer dans la voie de l'expérimentation scientifique, il ne suffit pas de suivre des séances spirites, il est nécessaire de dégager les causes et les lois des faits observés. Suivant nos ressources, nous nous efforcerons d'amener à nous les médiums et les sujets les plus intéressants ; tous peuvent être assurés de trouver chez nous la courtoisie et les égards qui leur sont plus particulièrement nécessaires. Une bibliothèque, où seront peu à peu rassemblés les meilleurs ouvrages spéciaux, sera mise à la disposition de nos adhérents et nous nous tiendrons volontiers à leur disposition pour les guider dans le choix de leurs lectures.

Je vous ai exposé le but de notre société et les moyens qu'elle compte employer ; la machine est lancée il vous appartiendra de lui donner le mouvement nécessaire. Puisse le succès récompenser nos efforts communs. Quoi qu'il advienne nous aurons apporté notre effort, si minime soit-il, à la solution du plus important des problèmes qui puisse intéresser l'humanité : celui des destinées de l'âme humaine.

Vous me pardonnerez d'avoir aussi longtemps abusé de votre bienveillante attention, je cède la parole à notre dévoué et très distingué président d'honneur, M. Delanne, qui, avec une autorité et une éloquence auxquelles je ne saurais prétendre, vous mettra au courant de la médiumnité si spéciale de M. Aubert et des conditions qui donnent à son jeu autant d'intérêt que de charme.

D<sup>r</sup> PAU DE SAINT-MARTIN.

---

## Une séance au cercle Allan-Kardec

Nous avons parlé de deux dames américaines qui, revenant d'Italie, nous ont informés de leur passage à Paris, où elles ne pouvaient demeurer que quatre jours.

Ce fut le 14 mars que nous vîmes ces dames, à l'hôtel du Louvre, où elles étaient descendues. La présentation faite, elles nous firent l'accueil le plus aimable. L'une d'elles, M<sup>me</sup> Nellie Beighle, est une personne si exubérante de santé, et de cordialité, qu'il lui est presque impossible d'en modérer l'expression. Sa spécialité est de guérir par l'émission d'une force spéciale qui, paraît-il, émane de son bras droit. Elle voulut nous faire constater cette force, sensible au toucher pour la personne qui se met en contact avec elle ; mais elle tenait surtout à nous faire remarquer que cette sensation cesse dès qu'on établit un circuit. C'est-à-dire que la personne qui, je suppose, résiste de sa main gauche à la pression de son bras droit, sent une trépidation, laquelle s'arrête dès que sa main droite va toucher l'épaule du médium.

Détail caractéristique : M<sup>me</sup> Beighle était habillée, corsage blanc avec manches ; or, elle tenait tellement à cette constatation immédiate que, pour mettre son bras à nu, sans se déshabiller, elle ordonna à son amie de prendre des ciseaux et de couper sa manche. Cris et protestations, rien n'y fit ; avec une ténacité, qui n'était surpassée que par sa belle humeur, elle tint à ce que la manche fut coupée, séance tenante.

Le lendemain, dans une tenue spéciale de soirée qui lui permettait, cette fois, de ne pas massacrer sa toilette, M<sup>me</sup> B..., se rendit à notre cercle, en séance publique, où chacun put faire l'examen de ses facultés.

Quant au pouvoir guérisseur de cette dame, il faudrait de plus longues expériences pour le constater. Ici-même, à Paris, elle s'est soumise à l'examen de plusieurs médecins.

L'histoire de ses guérisons est résumé, par elle, dans un volume illustré fort intéressant, et que nous pourrons tous étudier, car c'est le plus gracieusement du monde qu'elle en fit hommage à notre bibliothèque.

M<sup>me</sup> Mary Curryer Smith accompagnait M<sup>me</sup> Beighle. Autant l'une est bruyante, loquace, exubérante, autant l'autre est simple, effacée, silencieuse. Toutes deux également sympathiques, toutes deux sont également religieuses. L'une ne recevra pas un mot de félicitations sans crier, bien haut, que tout pouvoir vient de Dieu et qu'aucune vertu n'est en elle, en dehors de son assistance ; l'autre, modestement, rapporte tout à la prière intérieure.

La médiumnité de M<sup>me</sup> Smith est extraordinaire, cette dame n'aime pas se produire en public, elle répugne aux grandes exhibitions, et elle ne consentit à donner une séance particulière, qu'en limitant le nombre et le choix des assistants.

Les phénomènes qu'elle produit sont de ceux qui exigent la plus complète obscurité. Il y a lévitation d'objets et voix de l'au-delà. L'objet levité est un porte-voix et, dans ce porte-voix, parlent des esprits. Je vois déjà le lecteur sourire, eh bien, je vous en prie, souriez, mais écoutez.

J'abandonne provisoirement à votre scepticisme les voix des esprits, parce que je suppose que, dans l'obscurité, tout contrôle de voix est impossible ; mais je retiens la lévitation qui me semble contrôlable, même dans l'obscurité.

Si le médium répugne aux séances publiques, il ne répugne pas au contrôle. C'est lui-même qui tint à ce que nous prissions toutes les précautions que notre imagination pourrait nous suggérer, sans nous en indiquer aucune par lui-même. Il insista sur ce fait que, faute des précautions les plus rigoureuses, le phénomène perdrait toute signification et qu'il aurait manqué son but qui était de nous convaincre. C'était bien là l'attitude de la sincérité.

Le 16 mars, après avoir consacré la matinée aux préparatifs du contrôle nous attendons ces dames dans le petit salon de la rue Saint-Jacques. Une dame du cercle est allée les prendre à l'hôtel. Dans la salle, l'obscurité est complète, cependant nous sommes obligés d'allumer le gaz à l'arrivée de ces dames pour pouvoir nous placer. Immédiatement M<sup>me</sup> Smith se retire ; elle préfère attendre les derniers préparatifs en dehors de la salle ; M<sup>me</sup> Beighle inspecte les fenêtres et nous fait calfeutrer quelque fissure vers le pourtour des rideaux. Ceci fait, le médium est introduit.

Dans un coin de la pièce, non loin de l'angle, une chaise est adossée au mur. Six personnes (*dont M<sup>me</sup> B...*) forment le quart de cercle autour d'elle. Cette disposition préliminaire ayant reçu l'assentiment général, on procède à l'installation du médium de la manière suivante.

Le médium est placé sur une chaise, chaise simple en bois courbé. Je fixe à son poignet une corde neuve, de celles qui servent à manœuvrer les jalousies ; sur le premier tour de corde, entourant le poignet, je fais un nœud ; j'abaisse alors le poignet gauche, non pas sur ses genoux, mais sur le coin de la chaise ; je passe la corde par-dessous la chaise ; puis, abaissant le poignet droit, je le noue de la même manière que le poignet gauche.

A chaque poignet les trois tours de corde forment d'épais bracelets, dans chacun d'eux j'introduis les bouts d'une nouvelle corde, et je serre en bouclant. Ainsi les mains ne peuvent ni s'écarter, ni se rapprocher, ni se sou-

lever. Mais je me suis réservé une longueur de corde en faisant les premiers nœuds, ces bouts de corde sont attachés aux barreaux de la chaise.

Une dame du cercle, avec des clous de tapissier, cloua le tour de sa robe sur le parquet. Nous liâmes ensuite les jambes contre le corps de la chaise, le buste également fut lié contre le dossier et les bouts des cordes qui restaient, après les nœuds faits, furent tendus vers le mur et cloués aux lambris.

De plus, un filet à mailles de quatre centimètres fut étendu sur les genoux, empaquetant mains et jambes, et enroulé autour de la chaise. De cette façon nous avons assuré l'immobilité absolue des détails et de l'ensemble.

Nous reprîmes nos places; le rayon du cercle dont le médium est le centre peut avoir un mètre quatre-vingts. Le porte-voix, pavillon à terre, est posé entre nous à quatre-vingts centimètres des genoux environ.

Nous étions deux messieurs aux extrémités de la chaîne, contre les murs. Cette disposition laissant l'élément féminin indivis, le médium souhaite que je rentre dans la chaîne, je permutai donc avec une dame qui prit ma place auprès du mur; mais ce changement ne modifia en rien le contrôle puisque M<sup>me</sup> B... était à l'opposé, écartée du médium, et encadrée de chaque côté par deux personnes dont la prudence était aussi sûre que l'honorabilité.

Nous attendîmes une demi-heure environ et la manifestation commença par des coups frappés sur le porte-voix. Le guide habituel du médium est un certain général Thompson; M<sup>me</sup> B... entra en conversation avec lui, on lui demandait un air et, en vraie Américaine, M<sup>me</sup> B... siffla l'air connu : *The Campbells are coming*. Des rapts l'accompagnaient avec rythme et mesure.

Le phénomène important commença avec la lévitation du porte-voix dont le pavillon tourné vers nos visages laissait sortir des paroles difficiles à saisir. La voix était basse mais on y percevait une résonnance métallique qui ne permettait pas de douter que la voix sortit du cornet.

Le discours fut banal, c'était... des salutations... des protestations d'amitié..., bonheur de nous voir... beaucoup d'esprits autour de nous... etc. A noter, un mot sur la patience :

— La patience, dit le général Thompson, est une plante qui rapporte de doux fruits. — Tout cela fut dit en anglais. Il paraît que, dans la suite, quelques mots, en allemand, furent prononcés.

Une dame fut l'objet d'une manifestation personnelle. Un nom fut donné : — *Alma* nom peu usité et qui était celui de sa nièce. Ce qu'elle dit semblait répondre à des préoccupations personnelles de cette dame et de sa sœur, (mère d'Alma, non présente), nous ne pouvons en juger. Le fait certain c'est

que le porte-voix vint caresser les mains et la figure de cette dame, comme il fit ensuite aux autres assistants.

Dans cette obscurité complète, le porte-voix faisant très rapidement le tour du cercle, et passant de l'un à l'autre, nous touchait à la tête et aux mains. Ce qui est remarquable c'est que ces attouchements étaient légers comme des caresses, et que jamais le moindre heurt ne se produisit. Il est évident qu'un tricheur, opérant si délicatement, ne pourrait pas savoir s'il a atteint son but. Pour qu'il fût conscient de nous avoir touché, par l'intermédiaire de cet objet en métal, il faudrait que la personne atteinte eût reçu des petits coups de marteau, or le fait ne s'est jamais produit, l'objet venait nous trouver avec une sûreté, une précision et une délicatesse sans égales.

Aucun des médiums ne parle français; cependant sur l'observation, faite en français, que je n'avais encore été touché que sur les mains, l'appareil, qui était à ce moment à l'autre extrémité, vint immédiatement me caresser la tempe.

Le général Thompson ayant parlé d'Allan Kardec, ou de la part d'Allan Kardec, le porte-voix s'éleva en l'air et alla battre assez longtemps le cadre du portrait qui était accroché au mur. Ce portrait était bien distant de M<sup>me</sup> B... de trois mètres environ.

La séance se termine par une incarnation, nous entendîmes une voix, tout à fait enfantine, dont nous n'avons pas compris le sens. Puis le médium étant épuisé, nous refîmes la lumière.

Je le délivrai méthodiquement. J'avais fait les nœuds d'une certaine manière, moi seul pouvais les défaire rapidement, en suivant l'ordre inverse, Je reconnus mon mode d'attache, rien n'avait bougé. Bien que j'eusse serré les poignets discrètement, l'adjonction de la boucle, que j'avais tendue ensuite entre les deux poignets, avait fait entrer les cordes, assez profondément marquées dans les chairs. Ce n'était pas la brutalité du lien qui avait fait ces marques, mais la longue durée de son contact : deux heures environ.

La jupe clouée au parquet tenait solidement, je la déclouai avec peine ; les bouts des cordes tenaient toujours aux lambris ; le filet n'avait même pas été secoué ; il était impossible de supposer le moindre mouvement de la part du médium.

Tout ce que l'on pourrait dire c'est qu'il n'aurait pas fallu d'amie présente à cette séance. Théoriquement l'amie est le complice possible mais, pratiquement, il est impossible d'expliquer les faits par son intervention. Parce que :

- 1<sup>re</sup> Elle n'a pas quitté sa chaise ;
- 2<sup>re</sup> Ses mains étaient tenues ;

3<sup>e</sup> Le médium était le centre du phénomène, le point autour duquel l'objet décrivait son mouvement circulaire ; mouvement impossible à exécuter pour une personne sur la circonférence.

Si j'avais l'imagination des sceptiques, je supposerais que l'amie, dont les mains ont été tenues, a réussi à se libérer un seul instant, et que cet instant a suffi pour faire passer à M<sup>me</sup> S..., un tube à coulisse, s'adaptant d'un bout à l'embouchure du porte-voix, et conformé de l'autre bout de manière à pouvoir être saisi avec les dents. Mais les opérations délicates d'atouchements, opérées dans ces conditions, deviendraient tellement absurdes que cette explication est folle.

Une explication plausible doit être exécutable, or il est impossible de rien exécuter de semblable, si grossièrement qu'on le veuille supposer. La sûreté, la précision et la rapidité avec lesquelles ces atouchements sont exécutés dans l'obscurité constituent des preuves par elles-mêmes.

De ces expériences nous retenons donc, comme certaine, la lévitation. Pour le reste, étant donné d'autres faits que nous sommes obligés d'admettre, il n'y a pas d'impossibilité. Il n'est pas plus difficile, à une intelligence occulte, d'user d'un porte-voix, que de se servir d'une sonnette, d'un tambour de basque, ou d'une mandoline ; je crois qu'on peut conclure à la réalité du phénomène.

Pourtant, si quelqu'un pouvait nous présenter une supposition quelconque, nous la discuterions avec plaisir, pourvu qu'elle fût raisonnable.

L. CHEVREUIL

---

## “ Fleurs d'un autre monde ”

---

### Nouveaux dessins médianimiques en Allemagne.

Depuis le jour du procès Rothe (le médium aux fleurs), qui donna l'occasion à tout le monde, en Allemagne, de se ruer sur le spiritisme, l'opinion publique s'est grandement changée en notre faveur. La presse quotidienne et quelques revues ont publié des articles objectifs sur des sujets d'occultisme ; des milieux auxquels le spiritisme et ses dérivés étaient absolument étrangers ou qui se montrèrent agressifs envers ces sciences, commencent à s'y intéresser : Le professeur Harnack, de l'Université de Halle, directeur de l'Institut pharmacologique, qui s'occupe depuis plusieurs années de l'étude de la dermo-électricité, publie des articles sur ce sujet dans les Revues médicales les plus en renom. « La dermo-électricité » est simplement une autre expression pour ce qu'on a appelé le magnétisme animal.

L'empereur d'Allemagne même, qui s'était autrefois exprimé en termes très vifs contre l'occultisme, a assisté avec toute la famille impériale à des expériences avec la baguette divinatoire organisées à son château de Wilhelmschle; le sujet était le prince Carolath. M. le conseiller d'Uslar a été envoyé, par le gouvernement, dans l'Afrique allemande du Sud, pour chercher des sources d'eau et M. le conseiller a obtenu un résultat excellent.

Un cas tout à fait particulier de dessins automatiques excite depuis quelque temps l'intérêt des spirites allemands et le grand public commence à s'en occuper.

Il s'agit d'une simple femme du peuple, M<sup>me</sup> Assmann, de Halle-sur-Saale, épouse d'un petit bourgeois, laquelle, sous l'influence des Esprits, dessine des pastels qui ont, selon l'avis de gens du métier, une véritable valeur artistique. La diversité des formes, la merveilleuse harmonie des couleurs, et avant tout l'originalité absolue de ces peintures mystérieuses, sont surtout dignes d'attention. M<sup>me</sup> Assmann, qui n'a jamais eu une seule leçon de dessin de sa vie, peint par inspiration. Elle se trouve bien dans un état particulier de somnambulisme, comme le prouve l'éclat brillant de ses yeux, mais cependant pas à l'état de rêve. Généralement elle peint pendant la nuit et il s'écoule environ une heure, jusqu'à ce que ses nerfs et son corps soient assez tranquilles, pour pouvoir exécuter les ordres de l'esprit.

Dans cet état elle ne sent ni la faim, ni la soif, ni la fatigue et elle perd même toute idée du temps. Le médium a parfois le sentiment que son corps physique se trouve près d'elle à table. A la fin de la séance, M<sup>me</sup> Assmann se met à grelotter, même dans une chambre très chauffée. Quand elle se met au lit, elle se sent entièrement moulue de fatigue.

Les dessins sont exécutés avec des crayons de couleurs, et ont les dimensions de 70 centimètres sur 50. Ils représentent, d'habitude, quelque chose comme des fleurs, mais qui s'éloignent de nos fleurs terrestres tant par leurs formes que par leurs couleurs, et c'est pourquoi la dénomination de « Fleurs d'un autre monde » semble être la mieux appropriée.

Le professeur Lombroso, l'anthropologiste italien bien connu, auquel on a soumis quelques reproductions des dessins médianimiques, croit pouvoir y reconnaître une influence orientale, provenant sans doute d'une suggestion indéfinissable occasionnée par des tapis persans et turcs. Dans ce cas, il ne peut s'agir que d'une ressemblance assez éloignée et absolument fortuite. Selon mon opinion, les « Fleurs d'un autre monde » ont, tout au plus, une certaine parenté avec les formes des protozoaires et des protophytes, et seulement, comme je l'ai déjà dit, en ce qui concerne les contours.

D'après les affirmations du médium, les dessins sont exécutés par l'Esprit « Helize » et par le défunt fils Albert de M<sup>me</sup> Assmann. « Helize » prétend

avoir été, sur la terre, une étudiante russe. Ceux de l'autre monde disent qu'elle décore, de ces sortes de peinture, son habitation sur une autre planète. Quelques-unes de ces fleurs ont été dénommées : Safara, Semezu, Menaf, Sefu, Samerifa. Les Esprits affirment, en outre, que leur mission est de prouver aux hommes, par ces dessins, l'évidence de la continuation de la vie après la mort. Ils travaillent, depuis des années, le médium pour le préparer à cette mission.

C'est un fait que M<sup>me</sup> Assmann a, depuis son enfance, ressenti l'action du monde des Esprits. Elle est voyante, médium à écriture automatique et prophétesse. Le phénomène de la télépathie et de la télénergie est si développé chez elle qu'elle peut appeler les vivants et être en relation spirituellement avec eux à distance.

La cause extérieure qui amena M<sup>me</sup> Assmann au spiritisme fut la mort de sa sœur. Notre médium doutait, à cette époque-là, malgré ses expériences personnelles, de la continuation de la vie de l'âme humaine. Le couple Assmann rechercha alors les différentes sectes pour y trouver un éclaircissement et une consolation. Ce fut en vain ! Ce fut le spiritisme, qu'elle effleura pendant ses recherches, qui convainquit le couple de l'immortalité de l'âme et de la possibilité d'entrer en communication avec les disparus. M<sup>me</sup> Assmann se développa rapidement, comme médium à écriture automatique et, plus tard, comme médium dessinateur.

Quoique les savants allemands soient très réservés vis-à-vis du spiritisme, quelques académiciens se sont cependant occupés du cas de M<sup>me</sup> Assmann et quelques-uns d'entre eux ont publié leurs recherches et leurs opinions. Ce sont : le professeur Vaclinger, le professeur Ad. Goldschmidt (directeur du Musée archéologique), Klebs (directeur du Jardin botanique), de l'Université de Halle ; Dr Schmidt kuny, Dr R. Hennig, de Berlin ; Dr Schaarschmidt, de Leipzig ; Dr Bormann, colonel Peters, l'artiste-peintre Grutzner, de Munich. Le Dr Hennig écrit, dans le *Garten laube*, organe du libéralisme allemand qui a continuellement lutté contre le spiritisme : « ... L'origine de ces prétendues peintures des Esprits ramène à un problème aussi intéressant que difficile, lequel est d'une importance décisive pour l'éclaircissement et l'estimation de la doctrine spirite. »

« Comme on le voit, on n'a affaire ici ni à un truc de réclame trompeuse, ni à une folle extravagance spirite, mais bien à une des questions les plus difficiles de la psychologie scientifique, le sujet de la création productive et de l'inspiration. »

La revue *Das neue Blatt* a fait une enquête parmi les psychologues et aliénistes allemands au sujet des peintures médianimiques et publie les jugements du conseiller intime de médecine, professeur-docteur Eulenburg, du conseiller intime Binswanger, des D<sup>rs</sup> Hübbe-Schleiden, professeur-

docteur Max Dessoir, professeur-docteur Freund, Baron Dr von Schrenk-Notzing.

Les *Psychische Studien* (fondées par Aksakow) contiennent, au sujet des cartes postales nouvellement parues, reproduisant les *Fleurs d'un autre monde*, les phrases suivantes : « Bien que, ou plutôt parce que le grand public est ignorant de la science de l'occultisme, ces cartes exciteront la joie et l'admiration des amis et des connaissances auxquels elles seront envoyées. Ces peintures sont des représentations merveilleuses de l'apparition médianimique, dans lesquelles on peut voir une révélation esthétique d'une subconscience féconde cachant une âme artistique.

Après s'être prononcé au sujet des vues sus-mentionnées, concernant les principes animiques des dessins, le professeur Lombroso communique, au rédacteur du *Zeitschrift für Spiritismus*, ce qui suit : « Ils portent une empreinte si particulière, qu'ils sont dignes de la plus grande attention. Comme je vais bientôt publier un livre sur le spiritisme, les documents, dans le genre de ceux que vous m'avez fait parvenir, sont pour moi d'une grande valeur. »

Un des plus grands établissements de Leipzig, s'occupant de reproductions, a édité un certain nombre de *Fleurs de l'autre monde* d'après un procédé en trois couleurs. Cette maison n'a pas reculé devant le risque de publier immédiatement deux séries, de chacune six dessins; une troisième série est en préparation. Les cartes, d'une exécution superbe, ont trouvé une approbation unanime en Allemagne, sont un moyen remarquable pour servir de propagande aux spirites. Poussée par ce succès, la maison Treukler et C<sup>e</sup> va publier une édition française.

Les frères en croyance français seront non seulement en rapport avec un cas intéressant d'occultisme allemand, mais auront aussi entre les mains un moyen puissant de répandre leurs idées par une preuve palpable.

HERMANN BEYER (Halle-s.S.)

NOTA. — Ces cartes sont en vente à la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris, au prix de un franc la série de six. — A ce jour deux séries ont été éditées.

---

## Anniversaire d'Allan Kardec à Lyon

---

Les membres de la *Fédération spirite Lyonnaise* se sont réunis le 7 avril, 14, cours Charlemagne, pour fêter l'anniversaire d'Allan Kardec.

M. Henri Sausse, désigné par l'assemblée comme président de séance,

donne la parole à M. A. Abeye, secrétaire, pour la lecture du procès-verbal de la réunion du 14 octobre 1906, qui est adopté.

Le président, après quelques mots en l'honneur d'Allan Kardec, donne lecture de l'adresse envoyée à nos frères de la capitale au nom de la Fédération spirite lyonnaise; puis il signale à l'assemblée la publication de l'*Au-delà* et le but que doit poursuivre cette feuille de propagande. Parlant de la presse politique et de son hostilité contre le spiritisme, il fait savoir que chaque fois que nous sommes attaqués par un journal lyonnais, il riposte à l'attaque au nom de la Fédération et il constate que l'acrimonie des articles va depuis en diminuant.

En l'absence de M. Rambaud qu'un cas de force majeure a empêché de faire la conférence annoncée, M. Sausse fait une causerie sur *les Pionniers du Spiritisme*. Il suivra, dit-il, le plan tracé sur ce sujet par M. Malgras. Mais ne s'occupera que de ceux qui sont retournés dans l'*Au-delà* et, tout d'abord, pour essayer de combler une lacune qui lui paraît regrettable, il parlera des véritables pionniers du spiritisme, c'est-à-dire des premiers compagnons d'étude d'Allan Kardec, Médiums et chefs de groupes, dont les noms sont passés sous silence dans l'ouvrage cité.

Tout d'abord, parmi ces ouvriers de la première heure, une place spéciale est méritée par M. *Carlotti*, savant linguiste et vieil ami d'Allan Kardec et qui le premier lui parla des tables tournantes et parlantes. Mais comme *Carlotti* était une nature enthousiaste le maître ne prêta que peu d'attention à cette annonce du fervent propagateur du volapük qui devait mourir à Lyon pauvre et ignoré. Ce furent les résultats obtenus par le magnétiseur M. *Fortier* avec son sujet, M<sup>me</sup> *Roger*, qui décidèrent Allan Kardec à suivre, 18, rue Grange-Batelière, les séances d'évocation qui avaient lieu dans l'appartement de M<sup>me</sup> *Plainemaison* et où il rencontra M. *Patier*, fonctionnaire public d'un caractère posé et sérieux. Les évocations étaient faites au moyen de la corbeille à bec, elles intéressèrent vivement le futur fondateur du spiritisme et il résolut d'en poursuivre l'étude. Dans ce groupe, Allan Kardec fit connaissance de la famille *Baudin* dont la femme et les deux jeunes filles étaient médiums; par leur intermédiaire il obtint les premiers résultats sérieux en des séances tenues rue Rochechouart.

Vers cette époque en 1855, MM. *Carlotti*, *René Taillandier*, de l'Académie des sciences, *Thiedmann-Marthèse*, *Sardou* père et fils, *Didier*, éditeurs, avaient réuni plus de cinquante cahiers de communications, dont ils ne savaient tirer la synthèse. M. *Carlotti* demanda à M. *Rivail* de se charger de ce travail, qui devint le point de départ du *Livre des Esprits* et du *Livre des médiums*.

Allan Kardec, ayant classé toutes ces communications, compléta toutes les lacunes de ce travail, et fit contrôler par la médiumnité de M<sup>me</sup> *Baudère*

d'abord, puis chez M. Roustan, chef de ce groupe, rue Tiquetone, par M<sup>lle</sup> Ja-phet, médium, au moyen de la corbeille à bec, il étendit ensuite ce contrôle en vérifiant les unes par les autres les réponses des nombreux médiums qui se pressèrent autour de lui, et parmi lesquels on doit citer : M<sup>mes</sup> Alène C..., Ermance Dufaux, Forbes, Sollichon, Crozet, Schmidt, et beaucoup d'autres, dont les noms ne nous sont point parvenus, et qui fréquentaient les groupes Sollichon, Dehan, Golovine, Dufaux, Forbes, etc., et la société d'études psychiques, qui n'avait pas tardé à se créer, se réunissant chez Allan Kardec, d'abord rue des Martyrs, puis au Palais-Royal, Galerie de Valois, ensuite Galerie Montpensier.

Parmi les ouvriers de la première heure, M. Sausse nous cite encore M<sup>mes</sup> R. Fropo, Dieu, Sophie Rozen-Dufaure, MM. Le Doyen et Leven, Thomas d'Agen, Cadaux de Toulouse, Caron de Besançon, Mandy, et toute la pléiade de ceux qui, ayant été à la peine, ont été ensuite à l'honneur, depuis M<sup>me</sup> Emile de Girardin, D<sup>r</sup> Demeure, Thimoléon, Jaubert, jusqu'à Bouvery, Marius Georges et D<sup>r</sup> Metzger.

Cette causerie, agrémentée d'anecdotes prises sur le vif, ou recueillies de la bouche des témoins, a vivement intéressé l'auditoire, qui a marqué sa satisfaction par de chaleureux applaudissements.

La partie littéraire de la réunion, confiée à M. A. Abeyl, a été on ne peut plus réussie, grâce au concours de M. Abeyl, dans le *Christ au Vatican et la Chasse* : M<sup>lle</sup> Mabillon, *Pourquoi d'une jeune fille* ; M<sup>lle</sup> et M<sup>mes</sup> Raynard, dans *Mon Mariage*, et M<sup>lle</sup> Brun, dans une charmante poésie de sa composition.

En somme, la réunion, fort nombreuse, a été des plus réussies, et c'est avec satisfaction que nos amis se sont donnés rendez-vous pour l'an prochain à pareille occasion.

#### UN FÉDÉRÉ, SATISFAIT DE LA RÉUNION.

N. B. — Résultat pratique : la quête et un don généreux ont augmenté de 28 francs la caisse de secours pour les vieillards et infirmes nécessiteux.

---

## Tribune scientifique

---

Nous nous proposons de grouper sous cette rubrique, de la façon la plus régulière qu'il nous sera possible, des faits spirites, présentant toutes les garanties exigées par les sceptiques de bonne foi, pour démontrer l'existence du monde invisible. Notre intention, en adoptant ce titre, est de sou-

mettre ces faits à l'examen des incrédules, particulièrement des savants, qui expliquent *tous les faits* spirites par une hypothèse différente de la nôtre. Nous serions donc heureux, très sincèrement, d'apprendre de quelle façon les diverses hypothèses de la fraude, du subconscient, des personnalités secondes, de la télépathie, etc., ou toute autre hypothèse, dite scientifique, explique les faits exposés dans ce compartiment. *Nous sollicitons très humblement les réponses des sceptiques et savants.* Nous les enregistrerons impartialement, si elles présentent de l'intérêt au point de vue de notre instruction à tous.

#### A L'ŒIL DROIT DE PHILIPPE

Je commencerai d'abord par un argument *ad hominem*, et je décocherai ma première flèche « à l'œil droit de Philippe », je veux dire à la docte Faculté de médecine, puisque les opposants de la théorie spirite sont surtout des médecins, qui prétendent expliquer tous les phénomènes par une action physiologique. Comment pourront-ils, par exemple, m'expliquer qu'une pauvre bonne femme ignorante arrive à guérir certaines maladies invétérées, déclarées incurables par tous les médecins, qui y ont perdu leur latin et avouent l'impuissance de toute leur science?

Qui donc a guéri, dans ces cas si nombreux, si bien attestés, qu'il faudrait des volumes entiers pour les citer? Serait-ce la suggestion? Pourquoi donc alors aucun médecin n'a-t-il eu l'idée de recourir à un moyen si simple, et a-t-il abandonné la gloire du succès à ces magnétiseurs, rebouteurs, médiums ou autres charlatans si méprisés? De la logique, messieurs, s'il vous plaît.

Un exemple? demande-t-on. Voici : Je le prends à tout hasard (car j'ai dit que nous sommes submergés par les exemples) dans cette *Revue*, année 1904, page 230. M. Henri Brault, analysant l'ouvrage du Dr Grasset, dit ceci :

« Par suite d'hémoptysies anciennes (dont je fus guéri par un médium, après avoir été condamné par messieurs de la Faculté), il m'est resté un point douloureux au sommet des poumons; le médium, qui ne me connaît pas, qui ne connaît ni mon nom ni mes antécédents, vint à moi et, immédiatement, mit le doigt sur ce point faible; puis il s'adressa à deux dames qu'il voyait également pour la première fois, ainsi qu'à deux autres personnes et leur décrivit exactement leur état. Le médium ne cherchait pas, il disait carrément : je vois.

« Je répète que nous n'avons pas interrogé le médium, que nous ignorons absolument ce qu'il allait nous dire lorsqu'il s'est avancé vers nous; il y a donc lieu d'écarter absolument la suggestion; personne n'osera soutenir sérieusement que le médium a lu nos maladies ou les points faibles

de notre organisme dans son polygone ! Le médium était donc guidé par la force intelligente X..., laquelle, par les organes du dit médium, nous a montré qu'elle connaissait nos maux. »

Je ne sache pas que la docte Faculté de Montpellier ait rien trouvé à répondre à l'argumentation de M. H. Brault. Mais l'arène est toujours ouverte à la discussion. Si, cependant, de désespoir, les médecins préféreraient adopter la théorie que le médium est un être qui jouit d'un sixième sens lui permettant *de voir* les maladies, je demande instamment que le diplôme de docteur ne soit délivré qu'aux médecins jouissant de ce sixième sens.

Pour me résumer, ma première objection, qui s'adresse spécialement au corps médical, est celle-ci : Lorsqu'il est bien avéré qu'une guérison s'est produite par des procédés aussi simples que ceux qu'emploient les magnétiseurs, lorsque la maladie est une de celles qui sont déclarées incurables par les médecins, lorsque la suggestion ne peut être mise en cause, et lorsque le guérisseur attribue la guérison à des moyens spirituels, quelle raison scientifique avons-nous de douter ? L'exemple donné ci-dessus est peut-être mal choisi. On en trouverait des centaines de meilleurs, notamment dans les guérisons opérées au tombeau du diacre Pâris. Mais la question est posée.

..

Une autre question, qu'il me paraît difficile de résoudre sans faire intervenir les Esprits, est celle qui est relative à ce qu'on appelle de nos jours la prémonition, pour ne pas dire les pressentiments. En voici, à titre de simple échantillon, un exemple, tiré du *Banner of Light* de janvier.

Un certain Mr. Mark Barwise discute, dans un article, la théorie des personnalités secondaires et cite le fait suivant : Son ami, le Dr Edgar W. Emerson, voyageait dans l'Ohio, pour aller faire une conférence. Un de ses esprits-guides — admettons, si vous voulez, une personnalité seconde — lui dit de quitter le train à la station suivante, parce qu'il allait y avoir un accident. Le Dr Emerson, bien à regret, n'aimant pas manquer à ses engagements, descendit de wagon. L'accident se produisit à quelques milles de la petite station où il se trouvait. Comme aucun être vivant ne savait qu'il allait y avoir un accident, on ne peut supposer qu'aucune pensée ait été déposée dans le subconscient du Dr Emerson, même par action télépathique. Quelle hypothèse raisonnable peut expliquer cette prévision ? Dirait-on qu'il est descendu par hasard ? Mais non, puisqu'il ne le fit qu'à regret.

Il resterait bien à dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans toutes ces his-

toires. Que de menteurs le monde renfermerait alors ! Et puis, comme explication, c'est si commode, que c'en est vraiment pitoyable.

PRUDENS

---

## PETITE CORRESPONDANCE

---

Un de nos lecteurs nous pose la question suivante, à laquelle il désirerait que les personnes qui se trouvent en communication avec des Esprits d'une certaine élévation, lui donnent leur solution.

Cette consultation nous paraît intéressante pour fixer les spirites sur un point important et discuté, qui ne souffre pourtant pas d'alternative, et que l'on pourrait intituler : *Quelle est l'étendue de l'influence des Esprits sur notre monde ?*

« Un nombre important de spirites admet que *tout* ce qui se passe sur notre plan a été préparé dans le plan spirituel, en sorte que nous ne serions guère que les marionnettes dont les Esprits tireraient les fils. Les Kardécistes, en particulier, semblent adopter à peu près cette vue, puisqu'ils croient que l'Esprit choisit à l'avance, d'une manière générale, les épreuves et le genre général de vie auquel il sera soumis, de façon que notre existence n'est guère autre chose que la réalisation plus ou moins complète d'un projet préconçu, arrêté dans ses grandes lignes, et exécuté avec le concours des Esprits désincarnés.

« Un autre groupe, non moins important de spirites, croit que, en vertu de notre libre arbitre, nous sommes absolument les maîtres de notre destinée, et que l'intervention spirituelle se borne à des avertissements vagues, qui ne peuvent rien nous apprendre, pour nous laisser tout le mérite de la découverte.

« Enfin, les faits semblent prouver que l'influence des Esprits n'est ni nulle, ni absolue, et que la vérité se tient au milieu. Car on constate fréquemment que, tandis que certains mortels, en très petit nombre, semblent l'objet d'une protection réelle et efficace, l'immense majorité ne jouit pas d'un tel privilège, et, chose digne de remarque, ce ne sont pas les plus dignes qui semblent protégés, de même que l'intervention spirituelle est loin de s'exercer toujours sur des événements de grande importance. Parfois même on est surpris de constater la futilité du motif qui a provoqué une telle intervention, alors surtout que l'être humain paraît, en général, abandonné, quand l'aide spirituelle lui serait le plus nécessaire. »

QUÆRENS.

# Revue de la Presse spiritualiste à l'étranger

## EN ITALIE

### Séances avec Eusapia Paladino, à Turin.

Le numéro de mars des *Annales des Sciences psychiques* contient le récit, des plus intéressants, d'une nouvelle série de séances données à Turin par la toujours plus fameuse Eusapia, sous la direction de l'illustre Lombroso. Un tel nom en dit long, et nous ne savons ce qu'il faut le plus admirer, ou du courage déployé depuis quelque temps par les savants officiels d'Italie, ou de la remarquable et constante médiumnité de cette femme, qui, répondant victorieusement aux appréhensions excessives de toute une catégorie de spirites, ne craint pas de s'abandonner, sans réserve, aux investigations les plus minutieuses de la science. Qu'on ne nous dise plus qu'il y a péril de mort pour les médiums à être touchés par les chercheurs. Eusapia se fait tenir les mains et les pieds, énergiquement, pendant toutes ses séances, et son guide demande, réclame, le contrôle le plus absolu. Ce n'est que de la sorte que le spiritisme pourra se développer, se généraliser, et sortir du cercle restreint et dogmatique dans lequel il est aujourd'hui enfermé. Eusapia aura plus fait pour la conquête des idées spiritualistes que tous les médiums américains, dont nous racontons plus loin les fantastiques matérialisations, dont les trucs exigent l'absence de toute lumière, de tout contrôle et qui ne vivent que de la trop grande crédulité de spirites vraiment trop naïfs. Loin de nous la pensée de prôner aucun mauvais traitement à l'égard des médiums, mais le cas d'Eusapia montre que, ni la défiance, ni le contrôle rigoureux n'ont jamais arrêté le développement des phénomènes chez les véritables médiums. Il y a des conditions à connaître et à observer, c'est entendu, mais il faut se méfier de celles qui favorisent manifestement le jeu des fraudeurs, et ne pas accepter toutes les explications dont ils sont si largement prodigues.

Lombroso était aidé, dans ses recherches, par ses deux assistants, les D<sup>rs</sup> Imoda et Andenino. La réunion se composait, en outre, d'un conseiller municipal, un éditeur, un professeur de l'Université, un ingénieur, deux avocats, un artiste et trois autres personnes.

Le rédacteur de la séance, M. Mucchi, qui est collaborateur de la *Stampa*, le journal de Turin le plus répandu, parle assez longuement des précautions prises pour déjouer la fraude. « D'ailleurs, ajoute-t-il, aucun des phénomènes les plus importants ne pourrait donner lieu au moindre soupçon

de truc. Ils sont tous de telle nature, qu'on ne pourrait les imiter, même par la plus habile prestidigitation. »

Les principaux phénomènes produits furent les suivants : « Une main, petite, fermée, le bras couvert d'une manche foncée, se présenta en pleine lumière, très visiblement, elle était rosée, potelée et fraîche. ... Le collaborateur de la *Stampa* se permit de rompre la chaîne et de saisir, d'un geste rapide, cette main délicate et chaude, qui, aussitôt, parut se dissoudre et disparut. » (Je fais remarquer ici que le médium n'est pas mort, qu'elle n'a pas même été incommodée par cette étreinte subite et inattendue.)

« Quelques instants après un souffle froid sort du rideau, qui s'ouvre tout à coup comme s'il avait été ouvert par deux mains ; il en sort une tête humaine, avec un visage pâle, décharné, d'aspect sinistre. Elle s'arrête un instant, et elle disparaît. »

Constamment, pendant les diverses séances, on a constaté le synchronisme parfait entre les mouvements esquissés par Eusapia et ceux exécutés à distance par la force invisible qu'elle extériorise. C'est là la justification complète de toutes les prétendues fraudes qu'on a attribuées à ce médium.

D'autres phénomènes moins importants se produisirent : transport d'un tabouret, coups bruyants, apport bien visible d'une boîte fermée en bois blanc, jeu d'un petit piano d'enfant, lumières, etc.

A noter cette remarque faite à la fin de la seconde séance :

« Le rapporteur place sa main sur la profonde cicatrice que le médium a au pariétal gauche, et en sent sortir un souffle froid, fort, continu, comme celui d'une bouche. Il sent ensuite le même souffle froid sortir, quoique plus faiblement, de la pointe de ses doigts. » Là est évidemment la source d'où jaillit la force extériorisable, que manipule ensuite, soit la subconscience d'Eusapia, soit les invisibles, suivant la théorie que l'on admet.

A la troisième séance furent introduits des appareils véritablement scientifiques pour mesurer et comparer les effets produits : un tambour Marey, placé sur une table près du cabinet, uni par un tuyau de caoutchouc avec un cardiographe Marey, placé à l'intérieur. On pourra enregistrer ainsi, sur le papier fumé du tambour, simultanément, la pression faite par le doigt du médium sur l'appareil extérieur, et celle exercée à l'intérieur, par l'entité, sur le bouton du cardiographe.

Dans cette séance les faits les plus saillants sont les suivants : Lutte énergique entre M. Mucchi, qui veut pénétrer dans le cabinet, et l'entité qui s'y trouve, qui le repousse avec ses deux mains « faites de rien » dit le rapporteur. Cette lutte se renouvelle avec un autre assistant.

Une mandoline se lève à la vue de tout le monde et joue toute seule. Une main se matérialise, saisit l'instrument par le manche, le place sur l'épaule d'un assistant, se dématérialise et joue de la mandoline « sous son nez ».

Un vieux monsieur est appelé près du rideau. Une tête de femme « instable » en sort, s'approche, s'éloigne et enfin s'avance résolument vers le vieillard pour l'embrasser. Le rapporteur déclare que, quoique adversaire de tout mysticisme, il fut angoissé par cette scène.

A la quatrième séance se produit un phénomène instructif : celui de la tricherie évidente des Esprits. Un dynamomètre avait été présenté à une main invisible derrière le rideau, et avait marqué 2 kilog. de pression. Les assistants firent remarquer avec étonnement qu'à Gênes la force avait atteint 110 kilog. On représente donc l'appareil à l'invisible. Ce dernier, ne pouvant, pour une cause quelconque, reproduire l'exploit de Gênes, au lieu d'agir honnêtement sur la poignée de pression, tenta de déplacer subrepticement l'aiguille indicatrice des poids, et marqua ainsi 20 kilos obtenus sans aucun effort. « Comment s'étonner, dit à ce propos C. de Vesme, que le médium, dont la conscience normale peut être parfaitement honnête, fut entraîné aux fraudes les plus extraordinaires, si sa subconscience, ou l'Esprit, ont recours à de tels subterfuges, quand ils ne peuvent produire un phénomène d'une manière authentique et loyale ? »

De telles tricheries ne sont-elles pas pour nous matière à réflexion, venant d'Esprits qui disent avoir la mission sainte de nous enseigner la vérité sur l'au-delà ? Pour moi, j'excuse volontiers ceux qui n'y voient pas des Esprits.

Plus loin, nous voyons un petit guéridon mis en pièces par l'entité mécontente, on ne sait de quoi. Ensuite elle saisit ces débris et en frappe les assistants sur les mains, pendant que la grande table « rit » d'une manière caractéristique.

L'ingénieur Pomba est alors gratifié d'une visite de l'inconnu. Une forme humaine, variable de volume, au point de paraître tantôt un adulte, tantôt un petit enfant, lui prend la tête et l'embrasse à travers le rideau.

Enfin vient le tour de l'appareil Marey. Le Dr Audenino met en mouvement le tambour, tandis qu'à l'extérieur une pression est exercée sur le cardiographe, traçant un diagramme curieux et varié.

« Cette preuve, dit le rapporteur, fait tomber tout soupçon. Ce n'est plus le témoignage des sens, mais un organisme de métal qui enregistre, comme nous, un effort inconnu ; un appareil scientifique bien connu s'est mu sans autre pression que celle d'une force invisible ; il a fixé sur son enveloppe la preuve tangible et mathématique de la réalité de ces phénomènes. » La voilà donc obtenue cette preuve mathématique et scientifique que l'on reprochait tant aux spirites de n'avoir pas encore produite. Nous avons le devoir de considérer le « Fait » comme acquis à la suite de cette mémorable séance. Reste maintenant aux savants, qui ont déjà fait tant de chemin

vers nous, à démontrer que « la force » constatée est une nouvelle propriété de la matière : à saisir le secret de la vie ; à montrer cette matière extériorisée devenant susceptible de sensibilité, de volonté et d'intelligence, ou à reconnaître l'indépendance absolue de la conscience de ces mystérieuses entités.

## EN AMÉRIQUE

### Faux médiums. — Fausses matérialisations.

Le *Progressive Thinker*, journal spirite de Chicago, écœuré depuis longtemps par le cynisme avec lequel certains organes, dits spirites, battent monnaie avec la crédulité publique et encouragent l'industrie éhontée des faux médiums — plaie du vrai spiritisme, innombrable légion en Amérique, — a entrepris une campagne d'assainissement, à laquelle nous nous associons de tout cœur, et qui aura tous les suffrages des honnêtes gens. Il n'est rien qui soulève une plus juste indignation que de lire les sermons hypocrites, les déclamations religieuses, morales ou philosophiques de prétendus médiums, qui, depuis des années, sont pris annuellement « la main dans le sac. » Aujourd'hui, c'est le tour du révérend Dr Hugh R. Moore, pasteur de la première Église des spirites progressifs, à New-York, qui opère au 120 W. 13<sup>e</sup> Rue, avec l'aide d'une bande de coquins chargés de représenter les « Esprits matérialisés ». Nous applaudissons des deux mains à leur exécution. Qu'on nous balaie promptement toute cette clique et tous ceux qui leur ressemblent. Séparons-nous au plus tôt de ce contact aussi compromettant qu'injuste. Que l'on ne voie plus les journaux confondre, sous la même risée et la même réprobation, — comme on le voit sans cesse — charlatans exploiters et honnêtes spirites. C'est peut-être la seule raison qui éloigne de nous tant de gens, et fait que l'on se cache, sous mille dénominations et déguisements divers, pour s'occuper de la plus utile de toutes les recherches.

La bombe a éclaté, comme dit le *New-York World*, à la suite de la dénonciation d'un de leurs complices, M<sup>me</sup> Strickland, qui, après avoir personnifié assez longtemps les Esprits, ayant été démasquée par un brave garçon, Robert Crowe, qui avait assisté à plusieurs séances, s'est décidée à dévoiler toute la farce. Elle cite les noms de ses compères et commères, d'ailleurs en fuite, ainsi que le vénérable pasteur, montreur de fantômes, sa femme et leurs deux pauvres fillettes, dressées également à jouer le rôle de revenants.

Il y avait cinq séances de matérialisation par semaine, au taux de 1 dollar par personne. Le dimanche le prix était de 25 cents (25 sous) et le vendredi de 50 cents.

M<sup>me</sup> Strickland personnifia les Esprits pendant près d'un an. Dès la première séance elle prit la suite du rôle de M<sup>me</sup> Moore, qui consolait le colonel Charles Mac Arthur, 1341, Bedford avenue, Brooklyn, se faisant passer pour sa femme, et il semble que le brave colonel ne vit que du feu à la substitution. Elle devint si habile dans cette malhonnête industrie qu'elle arriva à personnifier et à donner des preuves d'identité à soixante personnes dans une seule séance. On ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer : du toupet de l'industriel ou de la stupidité des assistants.

Enfin, après avoir prodigué ses pleurs à une pauvre mère, M<sup>me</sup> Crowe, transportée du retour de sa fille Lizzie ; après s'être fait reconnaître de ses frères et sœurs, dont était Robert Crowe, il advint un incident bien inattendu. Elle fit une partie de bateau, en qualité, cette fois, de personne vivante, avec le dit Robert. Il semble que l'intimité ait été assez grande, puisque le jeune homme lui prit la main à plusieurs reprises, et y constata avec stupéfaction l'existence d'une cicatrice qu'il avait remarquée déjà dans la main de l'Esprit. Il avait même poussé la simplicité jusqu'à questionner le Fantôme sur cette marque qu'il ne connaissait pas à sa sœur, et celle-ci lui avait déclaré, avec un aplomb rare, qu'elle s'était brûlée, peu de temps avant sa mort, en faisant la cuisine.

Prise au piège, peut-être prise aussi de remords, M<sup>me</sup> Strickland avoua. Robert Crowe lui avait raconté que sa mère se privait de tout : de charbon, de nourriture, de médicaments, pour avoir la joie d'embrasser sa fille et... d'engraisser les Moore. (Dire qu'il n'y a pas de loi qui permette d'étrangler ces sinistres canailles !)

Enfin, dès la première nouvelle des poursuites, le pasteur et toute sa bande d'Esprits jugèrent expédient de se dématérialiser sans retard. Avis à ceux qui pourraient recevoir leur visite, sous ce nom ou sous un autre. *Beware of spooks !*

Ce n'est pas tout. Dans le même numéro, on nous apprend qu'on a démasqué d'autres flibustiers, nommés les Blake, dont l'industrie consistait à faire croire à des « voix indépendantes » d'Esprits. Ils avaient défendu d'allumer des allumettes à leurs séances, de crainte de « faire périr » les médiums. Un M. H. Brookhart, secrétaire de l'Association des Spirites, enfreignit la défense. Personne ne mourut, mais l'on put voir M<sup>me</sup> Blake debout, une trompette à la bouche, son mari à sa droite et Ch. Hendrick à sa gauche, dans la même attitude.

Les matérialisations qui devaient suivre n'eurent pas lieu et on rendit l'argent. Il y a des spirites qui ne sont pas convaincus d'avoir été trompés. Qu'ils se rassurent, ils le seront.

## EN AUSTRALIE

Les séances d'apport du médium Bailey continuent à Melbourne, chez M. Stanford, avec un succès croissant. Voici, d'après le *Harbinger of Light*, le sommaire des dernières séances :

11 janvier. — Discours (en transe) par M. Valetti sur les grands artistes des époques grecque et romaine.

*Apports* : Deux tablettes babyloniennes que le Dr Whitcomb dit provenir de régions inexplorées. Un bonnet de fourrure du Thibet. (Cet apport curieux est de la dimension d'une grande soucoupe. Il vient, dit-on, du bourreau thibétain, et est en peau de bouc.) Deux autres tablettes.

18 janvier. — Discours par le Dr Robinson, sur les « Hittites ».

*Apports* : On demanda à Abdul d'apporter un moineau. Il se leva et en montra un dans sa main, sans que la lumière eût été baissée. Briques vernissées, provenant d'une voie romaine passant dans un monticule, près de Babylone.

1<sup>er</sup> février. — Il n'y eut qu'une représentation donnée par les Esprits d'anciens acteurs. Elle se composait d'une pièce attribuée à Creswick après sa mort, intitulée : *Procès pour sorcellerie* et d'une autre pièce : *Fuite de Pompéi*.

8 février. — Discours par un prêtre catholique, le R. P. Hogan, de Clonmel en Irlande, sur « les Miracles dans l'Église romaine et dans le spiritisme ».

*Apports* : Une fleur fut remise à une dame, sans participation du médium. Deux têtes de lance dans un morceau de terre humide. Un manuscrit sur étoffe fine, en langue thibétaine. Un nid d'oiseau singulier fabriqué avec de la fourrure.

Le *Harbinger of Light* donne en outre la reproduction photographique d'autres apports récents, mais sans date de séance. Ce sont :

1<sup>o</sup> Un voile de femme égyptienne. Il est en étoffe bleu foncé orné de grains de couleur et de pièces de monnaie. C'est un de ces voiles qui s'attachent sur le front et pendent par devant, ayant une ouverture pour les yeux.

2<sup>o</sup> Un pagne d'herbes, comme en portent les indigènes de Nouvelle-Guinée.

3<sup>o</sup> Un crâne. Cet apport est des plus remarquables. On avait demandé un objet assez volumineux, par exemple un crâne, pensant qu'un tel apport que le médium ne pouvait dissimuler sous ses vêtements convaincrait les sceptiques. Quelques semaines après cette demande, les guides du médium exprimèrent le désir qu'on apportât un drap noir. Les coins de ce drap étant tenus par M. Stanford, un médecin, et une dame, le crâne y tomba à une certaine distance du médium. On dit aux assistants qu'il venait des îles Philippines, et était celui d'un soldat américain tué dans cette guerre.

4<sup>o</sup> Une coiffure indienne en plumes de couleur.

5° Un talisman thibétain. On le trouva, dit-on, dans une hutte. C'est un objet bizarre, ayant un caractère religieux, comme les apports semblables du Thibet. Le disque est en bois mince, couvert de caractères thibétains. Il porte tout autour sept languettes de cuivre martelé, et s'accroche à une courroie.

6° Un fétiche indou. C'est une moitié de noix de coco. A l'intérieur est un paquet de poison dont on se sert, paraît-il, contre ses ennemis en faisant une invocation.

7° Une jarretière thibétaine, en peau ornée de coquillages.

PRUDENS.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### La Survie

Nouvelle édition publiée par M<sup>me</sup> RUFINA NOEGGERATH.

Passes encor... de penser, mais... écrire... à cet âge !

Ne vous en déplaie, amis lecteurs, notre chère « Bonne Maman », malgré ses 85 ans bien sonnés, écrit encore aussi admirablement qu'elle pense et qu'elle parle. Et, en disant cela, nous ne songeons pas à lui décerner un éloge, — depuis longtemps des bouches plus autorisées que la nôtre se sont chargées de cet agréable soin — mais à énoncer simplement les choses telles qu'elles nous apparaissent.

Bonne Maman ne donne pas la *Survie* comme son œuvre propre. Elle dit que « cette œuvre a été voulue, préparée, annoncée par les extra-terriens eux-mêmes; c'est ce qui fait sa sérieuse valeur; *les habitants de l'espace seuls peuvent dire ce qui se passe dans l'espace.* » Mais nous pouvons ajouter, nous, que cette œuvre est aussi la sienne, en ce sens qu'elle a su, par son mérite, sa grâce et son charme tout particuliers, attirer autour d'elle une foule d'esprits distingués d'*extra-terre*, ainsi qu'elle appelle l'*au-delà*, et nouer avec eux d'intéressants et passionnants entretiens sur leur vie, leurs études, leurs observations et leurs travaux. Qu'en est-il advenu? c'est qu'elle a trouvé tant de vérité, tant de lumière, tant de consolation dans ces entretiens, qu'avec son grand cœur elle n'a pas cru pouvoir les céder, les garder pour elle seule ou pour quelques amis. Elle a pensé, comme un de ces grands savants venus au spiritisme, que « trouver une vérité et ne pas la répandre, c'est un crime de lèse-humanité. » Or, qui ne sait pas que s'il y a une religion que professe Bonne Maman c'est la religion de l'amour, de l'amour de l'humanité. A ceux qu'elle reçoit, elle ne demande pas s'ils sont

riches, puissants ou diplômés; elle demande seulement l'affection avec la franchise et la sincérité. — Nous qui avons l'honneur d'être de ses amis, nous avons eu le bonheur de la voir il n'y a pas longtemps. Elle s'occupait de son livre. Nous l'avons trouvée aussi « jeune » et aussi « charmante » que nous l'avons toujours connue.

Elle est naturellement maternelle. Ses bras s'abaissent, quand on vient à elle, comme ceux d'une madone; ses mains s'ouvrent et se tendent pour presser les vôtres; sa figure, aux traits agréables, s'illumine d'un doux sourire. On sent, en la regardant, qu'elle est dans sa personne tout son livre, qu'elle se survit à elle-même, afin de répandre autour d'elle l'amour mystérieux de la survie, afin d'enseigner, par son exemple, qu'il n'y a peut-être pas de plus puissant remède que cet amour pour entretenir aussi bien la force et la santé du corps que la force et la santé de l'esprit. Si on l'interroge, elle glisse vite sur l'état de sa santé; elle vous regarde toujours souriante, oublie qu'elle est un être de la terre et qu'elle a, devant elle, un terrien. Elle parle, elle s'anime, elle rajeunit encore; on en vient, en regardant au-dessus d'elle son portrait de jeune femme, à ne plus distinguer l'un de l'autre: ce n'est plus « Bonne Maman », c'est un aimable et gracieux esprit qu'on voit et qu'on entend dérouler, dans des phrases harmonieuses, les beautés de la Survie — « sa réalité, sa manifestation, sa philosophie ». Les regards sont émerveillés de tant de force et de jeunesse, les oreilles restent charmées de tant de choses justes et lumineuses et de tant d'éloquence.

On a parlé du salon de M<sup>me</sup> de Girardin. Pourquoi ne parlerait-on pas aussi du salon de M<sup>me</sup> Noeggerath? N'y a-t-elle pas attiré les esprits les plus distingués tant au point de vue littéraire et artistique qu'au point de vue de l'élévation de la pensée? On n'a qu'à ouvrir son livre pour s'en convaincre.

Que dit-elle à son sujet? — « Qu'il a été dicté par les extra-terriens eux-mêmes; qu'il jettera de la lumière sur des études déjà fort avancées; qu'il est un fil conducteur dans un dédale de déductions provoquées par la variété infinie des faits médianimiques et des aptitudes des médiums; que plus on apprend, plus on comprend combien on a à apprendre encore. » Elle dit encore qu'il n'a pas été écrit que pour les spirites, mais qu'il s'adresse à tous; à tous ceux qui croient encore, à tous ceux qui ne croient pas mais qui cherchent, même ceux néantistes de bonne foi, à ceux que, sous le nom de « matérialistes » il ne faut pas confondre avec les *matérialistes*, ces jouisseurs effrénés qui, au mépris même de leur conscience, témoignent d'une incarnation peu éloignée de l'animalité.

La plupart des chapitres de la *Survie* sont précédés, nous voulons dire ornés, d'admirables épigraphes, fleurs odorantes et symboliques cueillies par

l'auteur dans le vaste champ qu'ontensemencé tous les penseurs et poètes de l'humanité. Prenons au hasard :

C'est une maladie naturelle à l'homme, de croire qu'il possède la vérité directement, et de là vient qu'il est toujours disposé à nier ce qui lui est incompréhensible. — *Pascal*.

On peut affirmer de confiance que celui qui est cruel envers les bêtes, ne peut être un homme bon. — *Schopenhauer*.

Le chien est un candidat à l'humanité. — *Michelet*.

La vie est un conte que l'on a déjà lu. — *Shakespeare*.

L'idéal seul est vrai. — *Jules Favre*.

La terre, mère prudente et protectrice, ne livre ses secrets qu'à ceux de ses fils qui savent se munir du bouclier de la science. — *Emmanuel Vauchez (La Terre)*.

Je ne suis pas venu pour juger les hommes, mais pour les sauver. — *Jésus*.

Le présent est le fruit du passé et le germe de l'avenir. — *Leibnitz*.

Le corps est homme, et l'âme est Dieu. — *Lamartine*.

Rien d'élevé, rien de beau, rien de bon ne se fait sur la terre qu'au prix de la souffrance et de l'abnégation de soi, et le sacrifice seul est fécond. — *Lamennais*.

Une injustice faite à un seul est une menace faite à tous. — *Montesquieu*.

Malheur, hélas ! à qui n'aura aimé que des corps, des apparences. La mort lui ôtera tout. Tâchez d'aimer des âmes, vous les retrouverez. — *Victor Hugo*.

En résumé, la *Survie* est un recueil considérable de magnifiques communications, illustrées, comme on vient de le voir, de hautes et profondes pensées, et accompagnées de notes des plus intéressantes. Ces communications sont, pour la plupart, signées de noms connus et révéérés, mais l'auteur n'affirme pas que les noms donnés soient absolument ceux des personnages qui ont signé par l'intermédiaire des médiums. Ce qui importe le plus, c'est que les paroles soient dignes des disparus auxquels elles sont attribuées.

Le livre est divisé en trois grandes parties :

- 1° RELATION D'EXTRA-TERRE : *Fluide magnétique et ses applications ; — Études psychiques ; — Principaux phénomènes médianimiques ; — Les Médiums ; — Dans l'Inde*.
- 2° L'EXISTENCE SUR LA TERRE ET DANS L'ESPACE : *Précédents de l'Humanité ; — Mort et Réveil ; — Vie sidérale ; — Mal et Progrès ; — Réincarnation — Les Mondes ; — L'amour au delà du tombeau*.
- 3° L'HUMANITÉ A LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ : *Dieu et les religions ; — Cultes et croyances ; — Fanatisme et despotisme ; — Les Messies ; — La Voie*.

Il y a, dans cet incomparable recueil, de très belles études, d'admirables enseignements pour tous : pour les grands, les petits, les puissants, les humbles, les riches, les pauvres, les souffrants du corps et de l'esprit, pour tous ceux qui ont soif de vérité, de pitié, de consolation et d'amour.

Détachons une seule des 400 pages qui le composent, un fragment d'étude sur notre devise nationale :

« Ah ! le principe d'égalité et de fraternité ! l'orgueil des hommes l'a presque effacé. La signification des mots qui forment la devise écrite sur le fronton de vos monuments, un nom d'une république quelconque, cette signification depuis le commencement des temps — qui n'ont jamais commencé, — n'a pas été comprise. La véritable égalité, la véritable fraternité et la véritable liberté n'existent que dans le progrès des âmes, parce que là, hommes, vous touchez, non à des principes, mais à des lois immuables.

« Oui, égalité par les réincarnations. Les bonnes positions ne sont pas toujours pour les mêmes ; c'est la conséquence de la loi de progrès qui est fatale ; pouvons-nous assez le répéter ?

« Oui, liberté, autre conséquence du progrès en ce que, à mesure que l'esprit s'élève, il devient plus libre.

« Oui, fraternité, également conséquence du progrès. Par la charité, l'âme s'élève dans l'amour de tous, elle acquiert l'esprit de justice. Amour, charité, justice, voilà le *nec plus ultra* de l'élévation pour l'homme ; le bonheur, c'est de partager son acquis.

« C'est un inspiré qui a trouvé cette devise de l'Humanité que vous gravez sur vos édifices publics ; mais si cette devise représente votre progrès intellectuel, et si les lois inéluctables du progrès vous l'ont fait écrire, ah ! dans ce monde où vous vivez, combien vous êtes loin de la comprendre ! Combien il vous est difficile de vous l'expliquer, et combien vous êtes éloignés encore d'en pratiquer le sens ! Non, non, riches et pauvres, vous êtes bien loin de vous entremêler, de vous tendre la main.

« Si certains êtres sont amenés à prendre des situations qui semblent anormales, non pas par caprice mais par besoin de progrès, d'autres, les hommes d'un siècle en retard, en sont à ne désirer que les sinécures ; ils ne convoitent que ce qu'ils appellent « l'élévation » au point de vue des grandeurs terrestres. Ceux qui dominent le monde par l'or jettent sur le pauvre un regard de mépris, et dans ce siècle lumineux de progrès, dans ce grand siècle aux découvertes merveilleuses, rien n'est moins uni par un lien fraternel que votre humanité. On rit des difficultés qui entravent les autres, on s'éloigne de ceux que le malheur frappe.

« O humanité ! humanité ! combien tu as à travailler ! Hommes, quel chemin vous avez à faire pour vous rapprocher les uns des autres ! Que de larmes seraient séchées, de souffrances épargnées, de crimes évités, si

ceux qui savent instruisaient ceux qui ne savent pas, et si ceux qui ne savent pas voulaient écouter ! Mais non ! Tous poursuivent un idéal dans lequel le bien de l'humanité n'entre pour rien, dans lequel le grand Devenir de tous est absolument méconnu. Chacun sert ses passions, sa jalouse envie, chacun voudrait faire descendre du pinacle, pour s'y mettre lui-même, celui qui, toujours armé, doit défendre sa place.

« O grands du monde, comprenez vos devoirs ! Et vous, les effacés, soyez plus patients ! Harmonisez-vous, car vous êtes tous frères, et dans cette vie présente, aidez tous ceux que vous pouvez aider. Puissants, vous descendrez demain à la place de ceux que vous oppressez aujourd'hui, que le progrès incompris descende dans les classes riches comme dans les classes pauvres, et que tous les hommes sachent que le bonheur ne consiste pas dans la recherche des jouissances, mais dans le bonheur qu'ils éprouveront en se tendant la main, en apprenant qu'ils ont été frères suivant la nature dans le passé, et qu'ils le seront toujours dans l'éternel devenir. »

— *L'Oriental*.

Est-il nécessaire de rien ajouter ? — Non, notre humble plume est impuissante à rendre compte de la valeur d'un volume, qui est l'œuvre d'une élite d'esprits. Elle ne peut que se borner à le recommander chaleureusement, et à exprimer à son auteur, la sympathique et vénérée doyenne des Spirites, une profonde reconnaissance et une respectueuse admiration.

ALGOL

---

Un nouvel organe, destiné à la propagation du spiritisme dans la région de Liège, vient de faire son apparition.

Le *Bulletin spirite* (tel est son nom) « s'efforcera, dit-il, de tenir les spirites liégeois au courant des nouvelles et des grands événements du spiritisme dans le monde, tant en Belgique que dans les autres pays. Il rendra compte de la propagande générale, des conférences, des cours et des enterrements spirites. »

Nous souhaitons longue vie à notre jeune confrère.

---

**Les forces naturelles inconnues**, par Camille FLAMMARION.

Qu'y a-t-il de vrai dans les phénomènes signalés depuis plus de cinquante ans dans ce qu'on appelle le spiritisme ? Les tables tournantes, mouvantes et parlantes, les mouvements d'objets sans contact, les bruits entendus sans cause apparente, les communications avec des esprits, les apparitions, les fantômes sont-ils des hallucinations, des supercheries, ou des réalités ? Les

innombrables observations faites dans le monde entier indiquent-elles des faits méritant d'être admis dans le cadre de la science moderne ? Quel élément nouveau l'analyse de ces faits nous apporte-t-elle dans la connaissance de l'âme humaine et de la constitution de la matière ? Tel est le problème que M. Camille Flammarion vient de traiter de main de maître dans son nouvel ouvrage intitulé avec raison *Les forces naturelles inconnues* (commencé il y a quarante ans ?), mettant en relief ce qui a été constaté et photographié en des expériences authentiques, par lui-même, par d'autres observateurs éminents tels que Curie, d'Arsonval, Arago, Laugier, Zollner, Crookes, Schiaparelli, Lombroso, Russel Wallace, Varley, Maxwell, Sardon, le comte de Gasparin, le professeur Thury, le Dr Richet, le colonel de Rochas, Sully-Prudhomme, ainsi que par toute une pléiade de savants indépendants qui ont étudié, sans aucun parti pris, ces manifestations stupéfiantes de forces encore absolument mystérieuses.

Les conclusions de l'illustre astronome montrent irréfutablement qu'il y a dans la nature un élément psychique dont les manifestations sont fréquentes, variées, et d'une haute importance ; que la Matière si vantée n'existe pas ; et que l'univers est un grand organisme régi par un dynamisme d'ordre psychique.

Ce livre, avec ses photographies et ses figures d'enregistrements d'appareils spéciaux, représente un véritable musée d'observations scientifiques, et met exactement au point l'état de la question, désormais incorporée au programme de la science moderne. Mais il faut avouer que certaines de ces séances laissent dans l'esprit une impression des plus troublantes : nous sommes en plein mystère et M. Flammarion en a donné lui-même la plus franche impression en plaçant un sphinx à la première page de ce livre extraordinaire.

Un fort volume in-18 avec illustrations dans le texte et hors-texte. Prix, 4 francs. Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, et à la Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques, à Paris.

---

**Recueil de Prières et de Chants**, en usage dans les Réunions Spirites de la région de Charleroi. Huitième édition, revue et augmentée. Précédé de quelques conseils pour les réunions. Petit ouvrage cartonné de 64 pages. Prix : 0 fr. 30, par la poste 0 fr. 35.

---

**Les voix de la raison**, par M. Jules HURÉ, avec préface de M. Émile FAGUET, de l'Académie française. Un vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50

*Société française d'Imprimerie et de Librairie* (ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C<sup>ie</sup>), 15, rue de Cluny, Paris.

L'auteur s'y pose en moraliste perspicace et d'autant plus sévère. Le jeu social ne l'illusionne pas. Il voit clair dans le mécanisme et il met à le démonter, à en découvrir l'artifice, beaucoup d'ardeur et de finesse.

M. Huré n'est pourtant pas un pessimiste. Il croit au perfectionnement indéfini de l'homme, au progrès social, et les imperfectionnements ne l'irritent que comme de fausses notes irritent le musicien.

Dans la très jolie préface qu'il a écrite pour ce livre, M. Emile Faguet apparente avec infiniment de justesse à Vauvenargues l'auteur des *Voix de la Raison*.

M. Jules Huré, en effet, à l'instar de ce cher moraliste, aime assez les hommes pour leur dire nettement leurs vérités. Mais il ne s'en tient pas là. Il leur donne le goût des passions nobles, de la vérité, de la justice, de la beauté. M. Huré est un de ces moralistes qui s'ingénient à guérir la plaie qu'ils découvrent.

Ce volume est bien écrit.

A une époque où il semble que la palme soit réservée aux plus malins, aux plus perfides, le livre de M. Huré se propose comme un catéchisme de haute moralité et d'altière vertu.

Il satisfera les esprits les plus difficiles tout en charmant parfois les sensibilités les plus délicates.

*Tous ces ouvrages se trouvent à notre Librairie, 42, rue Saint-Jacques.*

## NOTE DE LA RÉDACTION

Au moment où nous mettons sous presse nous apprenons que notre frère et ami, M. Léon DENIS, a fait le 28 avril, à la Société de Géographie, 184, Boulevard Saint-Germain, à Paris, une conférence privée, destinée spécialement aux non spirites, dans un but de propagande. L'orateur s'est attaché à démontrer, par des faits puisés à bonnes sources, l'existence des Esprits et a engagé ses auditeurs à étudier d'abord avant d'expérimenter et à s'entourer ensuite de toutes les précautions afin de se rendre bien compte de la véracité de ce que l'on obtient, attribué trop souvent à l'hallucination.

Un compte rendu *in extenso*, si possible, paraîtra dans le numéro de juin.

## AVIS

---

Nous portons à la connaissance de nos abonnés et des Spirites Belges que nous avons accordé le monopole de la vente de nos livres de fonds, pour toute la Belgique, aux Fédérations de Liège et de Charleroi.

---

## NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer le décès de M<sup>me</sup> LA GÉNÉRALE NOEL, bien connue de nos lecteurs par les célèbres expériences de la *Villa Carmen*, dont nous avons donné, à diverses reprises, les intéressants comptes rendus, et qui, tout récemment encore, donnaient matière à discussion dans presque toute la presse.

Le décès a eu lieu, le 29 mars, à la Villa Carmen, près d'Alger. M<sup>me</sup> NOEL était âgée de soixante et un ans.

Nous nous associons à la douleur de M. LE GÉNÉRAL NOEL, et le prions de vouloir bien agréer, avec nos sentiments de condoléance, ceux de notre plus vive sympathie.

---

Nous adressons aussi nos condoléances à M. ÉMILE DAVID, officier de l'Instruction publique, chef du Laboratoire des Gobelins, pour la perte douloureuse qu'il vient de faire en la personne de sa mère, M<sup>me</sup> VVE DAVID, née ÉMILE POTY, décédée, le 5 avril 1907 dans sa quatre-vingt-quatrième année.

---

M<sup>me</sup> Vve Eugène MONJOT, de Lyon, une de nos sœurs les plus estimées, vient de mourir. C'est elle qui avait confié à notre ami P.-G. Leymarie les manuscrits de communications médianimiques des plus remarquables qui ont été publiées dans la *Revue Spirite* et en volumes sous ces titres : *Les origines et les fins*, et *Entretiens spirites* ; la suite de ces communications paraîtra prochainement suivant les dernières volontés du médium.

Ces communications témoignent d'une grande élévation des esprits qui les ont dictées, et ne font pas moins honneur au médium, aussi distingué que modeste, qui avait été jugé digne de les recevoir et de les livrer à la publicité.

Extrayons ces quelques lignes de la conclusion des *Entretiens spirites* :

« Les paroles de l'Écriture : « Cherchez et vous trouverez, demandez et vous recevrez, frappez et il vous sera ouvert », vous montrent que la vérité ne se fait connaître qu'à ceux qui la désirent, la cherchent et font de sérieux efforts pour la trouver...

« Lorsque le plus grand nombre des Incarnés travailleront sérieusement à détruire leurs passions et s'appliqueront à élever le niveau habituel de leurs pensées, la vie inutile et la vie mauvaise ne se reproduisant plus, les plans de l'astral se transformeront. Au lieu d'être la géhenne où souffrent les âmes empêtrées dans les fluides noirs et lourds de la vie inférieure, ils deviendront le champ de courses où les êtres s'entraîneront à marcher toujours plus vite vers les régions lumineuses qui confinent à l'Infini.

« Pour atteindre à ce but éloigné, deux choses sont nécessaires : le *Savoir* qui vous apprendra à choisir la route la plus courte et la plus sûre et l'*Amour* qui vous servira de stimulant pour activer votre marche en avant... »

Nous apprenons seulement maintenant le nom de M<sup>me</sup> Monjot qu'elle avait cru devoir céler par pure modestie. Nous offrons à ses enfants et à toute sa famille nos plus vives sympathies, certains qu'ils ont dû puiser les meilleures et les plus fortes consolations dans la doctrine si admirablement professée par leur chère disparue, et à celle qui fut à un certain moment notre dévouée collaboratrice nous adressons l'hommage de notre profonde reconnaissance et notre fraternel Au revoir.

---

Le groupe spirite d'Alais vient de perdre un de ses membres très dévoués à la cause : Frédéric Romestan, ancien chef de train en retraite. Médium guérisseur, il a fait le sacrifice de son temps et même d'une partie de sa retraite pour ses malades...

Il s'est désincarné le 3 avril, au milieu de sa famille et de ses fidèles amis qui l'ont assisté jusqu'à ses derniers moments. Les spirites d'Alais et des environs et tous ses amis en grand nombre se sont fait un devoir de l'accompagner au cimetière. M. Chauvet a retracé, dans un court discours, la bonté et le dévouement à la cause spirite de notre frère regretté.

---

## La mort de Madame la Générale Noël

---

Pourquoi n'emploierions-nous pas ce terme de « mort », puisqu'il n'a pour nous rien d'effrayant ? — Mort ou naissance n'est-ce pas la même chose ? Et la mort même n'apporte-t-elle pas plus de joie à l'âme rayonnante,

qui monte pour le triomphe, que la naissance à la pauvre âme, qui descend pour l'épreuve ?

... « Venez vous réjouir, vous qui avez souffert ! Venez vous reposer, vous qui avez lutté ! Venez aimer, car tout aime ! mais aimez la lumière et non les ténèbres !... Venez écouter et, si vous entendez la voix de l'espoir et de la consolation, vous vaincrez le chagrin et la mort elle-même ! »

Telles sont les vivifiantes paroles que nous lisons en tête des pages consacrées, dans les *Pionniers du Spiritisme en France*, à M<sup>me</sup> la générale Noël, cette âme particulièrement noble et si ardemment éprise de lumière. Elles sont extraites d'un charmant opuscule intitulé : *Conférence sur le moderne spiritualisme*, 1900, et dédié par elle en remerciement à Albin Valabrègue qui l'avait convertie au spiritisme.

Ce petit ouvrage, dit excellemment l'auteur des *Pionniers*, délicieusement écrit, expose, en une série de tableaux aussi élégamment présentés que variés, les faits principaux du spiritisme.

Le monde spirite a suivi avec le plus vif intérêt les comptes rendus si émotionnants, faits par M<sup>me</sup> la générale Noël tant dans la *Revue spirite* que dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, des matérialisations de la villa Carmen. L'auteur faisait allusion à ces derniers dans sa lettre du 17 janvier 1905, pour laquelle elle envoyait son adhésion au travail de notre ami Malgras, en disant : « J'étais déjà souffrante lorsque la mort imprévue de mon cher enfant est venue presque m'anéantir. Et cependant nous avons la foi, car nous savons et nous voyons. Je pense que le numéro de ce mois de la *Revue Delanne* vous apprendra comment nous sommes entrés en communication avec notre fils bien-aimé, qui se matérialise de mieux en mieux et cause longuement avec nous. »

Depuis cette époque, des événements se sont produits à la villa Carmen, qui ont profondément remué les sphères scientifiques et ont été portés, parfois sans exactitude ni bienveillance, par la presse, à la connaissance du monde entier ; nous voulons parler des matérialisations que, pendant deux mois, le professeur Charles Richet et Gabriel Delanne ont étudiées avec l'attention la plus scrupuleuse et les précautions les plus minutieuses en des expériences dont ils ont, ensuite, publié les procès-verbaux accompagnés de photographies.

Les lignes qui précèdent nous les empruntons à notre ami Malgras, puisque c'est par lui précisément que nous apprenons la mort de la générale.

M<sup>me</sup> la générale Carmencita Noël a rendu sa belle âme à Dieu, le 29 mars dernier, à l'âge de soixante et un ans.

C'est un âge qu'on serait bien loin de supposer à voir sa dernière et magnifique photographie qui fut prise le 18 novembre 1906, spécialement pour être publiée dans les *Pionniers*, et au bas de laquelle figure cette note :

« M<sup>me</sup> la générale Noël, malade depuis plus de trois ans, a consenti, sur nos instances et dans l'intérêt de notre œuvre, à se lever et à s'habiller, pour la première fois depuis quatorze mois, pour permettre de la photographier. Nous lui en exprimons ici notre bien vive reconnaissance J. N. »

Elle était d'un caractère très gai et très enjoué, dont témoigne sa correspondance avec quelques-uns de nos amis. Elle était surtout très franche et très vaillante, et l'on peut dire qu'elle fut au nombre des meilleurs ouvriers de la dernière heure. Venue tard au spiritisme elle embrassa immédiatement et héroïquement sa cause, sans crainte des médisances ou des calomnies.

« Nous n'ignorons pas, disait-elle dans l'opuscule cité plus haut, les objections que nous allons soulever contre nous ! Mais si nous devons lutter et souffrir pour la vérité... cette vérité est si belle et si consolante que, semblable à l'arbre santal., elle parfamera même la hache qui la frappera.

« Haut les cœurs !

« Levez les yeux !

« Partout la moisson est mûre, car les temps sont venus où la faucille du moissonneur va jeter à vos pieds les gerbes d'or de la consolation et du bonheur ! »

Nous disions, en commençant cet article, que la mort n'avait rien de terrifiant pour le spirite convaincu. Non sans doute, pour celui qu'elle frappe directement, mais elle est toujours une épreuve douloureuse pour les pauvres esprits encore revêtus du lourd manteau de chair.

Entourons donc de notre profonde et respectueuse sympathie M. le général Noël, ce père et cet époux si durement éprouvé dans ses plus chères affections. Unissons-nous pour partager fraternellement sa douleur ; buvons avec lui une part de son calice d'amertume ; et enfin, par nos ardentes prières, aidons-le à se relever, à triompher de la faiblesse de la chair, à retrouver le calme consolateur et divin, et puis à regarder bien haut, bien haut pour voir lui sourire avec tendresse les deux âmes qu'il pleure et auxquelles nous adressons nos pieux et suprêmes hommages.

ALGOL

P.-S. — Notre cher rédacteur en chef nous a fait l'amitié de nous envoyer de ses bonnes nouvelles, qui sont datées de Jérusalem, 1<sup>er</sup> avril. Nous nous empressons d'en faire part à nos lecteurs.

*Le Directeur-Gérant :*  
PAUL LEYMARIE.

*Le Rédacteur en chef :*  
LÉOPOLD DAUVIL.